par une vierge qui paraissait en être descendue, paroles douces et confiantes qui, ranimant un peu l'Albanaise, s'insinuaient dans son cœur brisé, comme la blanche rosée du matin dans le faible calice des fleurs qui doivent supporter, durant le jour, les brûlantes ardeurs du soleil d'été. Qui pourrait peindre l'attendrissante scène qui termina cette conversation ? C'est aux malheureux qui, dans les jours de l'infortune, ont trouvé, contre tout espoir, sur leur passage, un ami dévoué à leur sort misérable, à se souvenir du charme inattendu qui vint ranimer leur cœur flétri ; ceux qui, protégés par un destin toujours jaloux de prévenir leurs moindres vœux, ont écoulé leur vie au milieu de toutes les

jouissances, ne comprendraient pas tout ce qu'il y eut d'éloquent entre ces deux femmes. L'une et l'autre ne l'oublièrent jamais; et depuis ce jour si remarquable, l'Albanaise ne manqua pas une fois de nommer Sophia sa fille, et elle en recevait en échange le doux nom de mère.

Cependant l'ecclésiastique fait ses adieux à Sophia; il la confie de nouveau à la tendresse et aux soins de l'Albanaise; lui laisse une somme considérable en or, et lui jure de lui faire tenir, sous peu, des nouvelles si impatiemment désirées de toute sa famille. Sophia l'accompagna jusqu'à l'entrée de la redoutable forêt; là, elle se précipita à genoux, et baignant ses mains de larmes, lui demanda sa bénédiction; l'ec-

les Grecs battus par les orages qu'amoncellent les Turcs féroces sur la chrétienté. Peut-être ne va-t-il lui-même repasser ces forêts, descendre ces montagnes que pour être atteint par les inflexibles sentences des proscripteurs? Jeté dans une prison infecte, il sera sur-le-champ conduit aux supplices et à la mort terrible des martyrs; point de grâces, point de pitié. Les bourreaux des membres de Jésus-Christ ne jettent pas aux fers leurs ennemis, pour les y faire languir; ils égorgent de suite et volent, le cimeterre encore fumant, à de nouveaux carnages. O douleur, ô incertitude mille fois plus cruelles que la réalité la plus sanglante!

Mais Osmandi, reprenait-elle tout-à-coup, sortant d'un long accable-

ment, que devient-il ? Presse-t-il, la victoire à ses côtés, les sauvages bandes de nos montagnards, milice à peine armée, marchant sans ordre et sans tactique, et n'ayant pour eux que le courage et la sainteté de la plus juste cause? Aux champs des Thermopyles, de Marathon et de Platée, recule-t-il devant les jeunes phalanges de la Grèce triomphante par le secours toujours puissant de Dieu et de la liberté? Son turban a-t-il roulé dans la poudre à l'aspect terrifiant de la croix? Le fils de Mahomet consent-il à unir ses destinées à la fille d'Athènes? Voudra-t-il, le front encore humide des eaux divines du baptême, l'âme régénérée, abjurant pour toujours Alha, échanger avec moi, au pied des autels de

Bouquero
10
V.3
SMRS

NADDOK

LE NOIR,

ou

Le Brigand de Norwège.

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

IMPRIMERIE DE GUEFFIER,
rue Guénégaud nº. 31.

NADDOK

LE NOIR,

OU

Le Brigand de Norwège.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

DE E. F. VAN DER VELDE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHEZ PIGOREAU, LIBRAIRE,

PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 20.

1826.

NADDOK

LE NOIR,

ou

Le Brigand de Norwège.

CHAPITRE PREMIER.

En arrivant à Gyllensteen, Arwed rencontra le vieux Brodin, qui le salua en silence d'un air de condoléance.

« Que m'apportes-tu de nouveau, fidèle serviteur? lui demanda Arwed effrayé. Serait-ce un message de deuil? comment se porte mon père?

— Son excellence M. le con-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

seiller d'État jouit de la plus brillante santé, et m'a chargé de mille amitiés pour M. le major. Mais j'ai une communication importante à vous faire, pour laquelle je vous demande une audience particulière.

— Cela concerne Géorgine? Et sans attendre sa réponse, il le conduisit dans son appartement. Maintenant parle sans crainte, je suis préparé à tout.

— Si vous étiez une femme faible et nerveuse, dit Brodin en tirant lentement un papier de sa poche, je vous préparerais à cette douloureuse nouvelle; mais vous êtes un jeune homme rempli de fermeté, et de plus, un valeureux guerrier; je vous épargnerai donc le tourment de

la crainte et de l'incertitude.

— Paix! s'écria Arwed en lui arrachant la lettre avec impatience. C'est son écriture; et il lut.

Mon noble Gyllenstierna,

» Le souvenir que vous con-
» servez de votre Géorgine ravit
» son cœur, tout en le brisant
» de douleur. Malgré la fermeté
» avec laquelle je me suis expli-
» quée en vous quittant, vous ne
» pouvez consentir à considérer
» nos nœuds comme rompus. Il
» ne me reste donc qu'à les briser
» à jamais avec violence. J'aurais
» été si heureuse de consacrer le
» reste de ma vie au souvenir de
» mon premier et unique amour!

» mais vous me privez de cette » triste jouissance. Tant que j'exis- » terai, vous voulez conserver » l'espérance de me posséder un » jour. Cette résolution de votre » cœur fidèle me prescrit de mou- » rir pour vous.

» Votre père désire unir son fils » unique à sa charmante nièce, » afin d'accroître encore la gloire » et la puissance de son illustre » maison. Je suis le seul obstacle » qui s'oppose à l'exécution de ce » plan si sage. Je ne dois pas le » souffrir. Je ne pourrais suppor- » ter la pensée de troubler par » un reste de faiblesse la desti- » née de l'homme au bonheur du- » quel je voudrais consacrer ma » vie. Pour vous rendre votre li- » berté, je me suis ravi la mienne ;

» je me suis sacrifiée avec joie
» pour vous épargner un sacrifice.
» Depuis hier je suis l'épouse d'un
» homme estimable, dont j'ho-
» nore le caractère, et que j'eusse
» aimé, peut-être, si je ne vous
» avais jamais connu. J'espère
» trouver dans cet hymen le cal-
» me que procure la certitude
» d'avoir accompli ses devoirs, et
» tout le bonheur que peut don-
» ner une union à laquelle l'a-
» mour n'a aucune part. Puissiez-
» vous être heureux, puissiez-vous
» mériter ce bonheur par votre
» soumission aux ordres d'un père!
» Crois-moi, Arwed, il existe dans
» la vie quelque chose de mieux
» que l'agitation des passions. Je
» l'éprouve dans ce moment si
» douloureux. Pensez quelquefois

» à moi, sans chagrin, avec
» la douce résignation que l'on
» éprouve en songeant à des per-
» sonnes chéries qui n'existent
» plus et qu'on espère revoir
» dans un meilleur monde. Adieu,
» jamais je ne vous oublierai.

GÉORGINE DE EYBEN.

Arwed tomba dans un fauteuil, accablé par la plus violente douleur. Le vieux Brodin le considérait avec des regards de pitié et n'osait rompre le silence. Tout-à-coup, les yeux du jeune homme brûlèrent du feu de la plus vive colère, il s'élança de son siége, et saisissant le bras du vieillard avec une fureur de lion, il s'écria d'une voix de tonnerre : « Avoue que tout cela n'est

qu'une fable imaginée pour me tromper. »

« Seigneur, qu'allez-vous penser ? » dit Brodin tremblant.

« J'ai lu mainte histoire, » s'écria Arwed, « de mariages feints et de fausses lettres supposées pour séparer avec violence deux cœurs, qui, sans cela, eussent été unis pour la vie. »

— « Fi ! fi ! comte Arwed, comment pouvez-vous soupçonner votre digne père d'une semblable indignité ? »

— « Je sais que mon père n'éprouve qu'un désir, celui de me séparer de Géorgine. Un conseiller-d'état est déjà un assez puissant personnage, pour se permettre bien des choses qui conduiraient un bon bourgeois en

prison. Le tout pourrait bien n'être qu'un échantillon de la nouvelle politique suédoise. »

— « Croyez-en ce que vous voudrez, monsieur le Major ; mais j'ai reçu moi-même cette lettre des mains de celle qui l'a écrite, lorsque je me rendis auprès d'elle par ordre de votre père. »

— « Brodin, tu es un vieillard, et tu ne voudrais pas déshonorer tes cheveux blancs par un aussi odieux mensonge. C'est pourquoi réponds avec la fidélité et la sincérité que j'ai toujours trouvées en toi. Géorgine est-elle réellement mariée ? »

« Je vous le jure, sur le nom de Dieu et sur ses saints évangiles, » dit le vieillard avec fermeté en posant une main sur son cœur ;

moi-même, d'après ses ordres, j'assistai à la cérémonie de son mariage dans l'église de Lubeck.»

« Ce n'est donc que trop vrai! soupira Arwed en retombant sur son siége.

Brodin s'approcha de lui, les yeux mouillés de pleurs, pour lui offrir des consolations ; mais Arwed lui fit signe de se retirer, et le vieillard s'éloigna tristement. »

CHAPITRE II.

Arwed était encore assis à la même place, les bras fortement croisés sur sa poitrine agitée, comme s'il voulait étouffer sa douleur par cette violente pression, et des larmes amères coulaient lentement sur ses joues pâles.

Un homme enveloppé dans un manteau gris, le chapeau enfoncé sur les yeux, parut devant lui. Lorsqu'il fut auprès d'Arwed, il laissa tomber son manteau.

« Swedenborg ! » dit Arwed d'une voix faible.

— « Le vieux *fatum* a encore

une fois répondu à mes pressentimens d'une manière peu agréable. Je vous revois dans la plus pénible heure de votre vie, comme je m'y attendais; mais ce que je n'attendais pas, c'est de vous voir ainsi subjugué par la douleur. L'homme doit combattre avec force ce cruel ennemi et le terrasser, et non déposer ses armes à ses pieds comme devant son vainqueur. »

— « Vous n'avez jamais aimé, ainsi vous ne pouvez concevoir la violence de la douleur qui déchire mon cœur. »

« J'ai aimé, » s'écria Swedenborg avec enthousiasme. « J'aime encore, et j'aimerai éternellement; non un être périssable, mais la céleste *Sophiam*. Puissiez-

vous aussi la choisir pour votre fiancée! Que toutes les passions qui vous agitent aujourd'hui vous paraîtraient faibles et méprisables! »

— « Connaissez-vous la cause du chagrin qui m'accable? »

— « Je la connais, ainsi que tout ce qui vous concerne. Votre image a souvent apparu à mon esprit intérieur, et maintes fois les génies m'ont entretenu de vous.

— « Tout mon malheur provient de cette froide et cruelle Ulrique; ivre de sang et de larmes, elle a brisé la couronne de bonheur que l'amour me présentait. »

« Vassal de la Suède, » s'écria Swedenborg avec dignité, « ne

déshonorez point la reine de la Suède! »

— « Comment! vous prenez son parti, vous qui avez prophétisé que son gouvernement ferait le malheur de ce pays? »

— « C'est encore mon opinion; mais depuis qu'Ulrique est assise sur le trône de ses pères, du consentement des Etats, elle ne doit plus être pour nous qu'un objet de vénération. Si elle a commis des fautes, la punition ne se fera pas attendre; et comme le Seigneur châtie souvent le pécheur par où il a péché, l'homme même pour lequel elle a tout fait servira d'instrument à la justice divine et ne paiera que d'ingratitude le sacrifice qu'elle

veut lui offrir, en posant sa couronne sur son front.

« Ah! son crime a des ailes, dit Arwed avec amertume, la justice ne saurait l'atteindre.

— Eh bien! si vous êtes si avide de vengeance, que vous consentiez à l'obtenir au prix du bonheur de votre patrie, soyez satisfait. La Suède est dans cet instant la proie de ses ennemis les plus acharnés, et bientôt Ulrique sera une souveraine sans États.

— On nous a annoncé l'approche des Danois et des Russes, mais je n'attendais pas des suites aussi funestes.

— Ils ont déjà envahi une grande partie de notre territoire.

Rahuslehn est à-peu-près conquis; Stromstadt et Marstrand sont tombés entre les mains des Danois; Carlstein se rendra aujourd'hui ; et , semblables aux tigres altérés de sang, les Moscovites dévastent l'est de ce royaume. Norrkjoping, Nykjoping, une foule d'autres villes, cent seigneuries et mille villages sont réduits en cendres. Partout les troupeaux sont égorgés, la jeunesse du pays enlevée sur les vaisseaux russes pour un vil esclavage, et pendant que nous causons ici, le général Lacy s'avance vers Stockholm avec un corps d'armée considérable.

Les yeux d'Arwed lancèrent des éclairs; sa taille héroïque se redressa avec fierté, un mouve-

ment involontaire lui fit porter la main sur la garde de son épée, il voulut s'éloigner.

« Où allez-vous, mon jeune ami?

— Au jardin, j'ai besoin de respirer le grand air, un feu subit a parcouru mes veines. Il me faut un moment de solitude pour me recueillir et prendre une résolution.

— Je sais qu'elle sera digne de vous. Vivez heureux, et que le seigneur soit avec votre glaive!

— Ne nous reverrons-nous donc plus?

— Aujourd'hui même il faut que je m'éloigne. Je me rends aux mines de plomb de Hasaalpe. Puis je visiterai les mines de fer et de cuivre de la Marche de

Tornéa, et dans un mois je compte être de retour.

— Peut-être alors nous rencontrerons-nous à Stockholm, dit Arwed, oubliant son bannissement. Que Dieu permette que ce soit sous de meilleurs auspices!

— *Quà fata trahunt, retrahuntque, sequamur!* s'écria Swedenborg avec onction, et le jeune homme sortit.

« Quelle âme pleine de vigueur! dit Swedenborg en le suivant des yeux. Elle était abattue, profondément blessée par l'amour et la haine; mais les dangers de la patrie l'ont ranimée, et ce cœur est aussi pur, aussi ferme qu'il l'ait jamais été. Honneur au médecin

de l'âme, qui sait saisir l'endroit sensible; mais trois fois honneur au malade dont la nature offre autant de ressources!

CHAPITRE III.

Arwed, plongé dans de profondes réflexions, se promenait à grands pas dans l'allée la plus sombre du parc. Le colonel Mégret le joignit avec un visage bouleversé. « Le temps presse, dit-il avec agitation. Il faut que je m'explique franchement avec vous, major. Vous savez sans doute que j'aime votre cousine,

mais vous ne connaissez pas la violence de mon amour. La galanterie naturelle aux Français, et la crainte de l'effrayer par la véhémence de ma passion, ont long-temps voilé la force du sentiment que j'éprouve ; mais à présent, je vous l'avoue, je suis capable de tout pour la posséder ; il faut que je meure ou que j'obtienne sa main.

— Je ne conçois pas, colonel, pourquoi vous me confiez tout cela, ni pourquoi vous me le confiez dans ce moment.

— Les nouveaux événemens de la guerre me rappellent à l'armée. Je pars cette nuit même. En attendant mon retour, je désire que les choses restent ici dans le même état. Je sais fort

bien, major, que vous ne m'aimez pas; mais vous n'êtes point mon rival, vous êtes un parent de Christine et un homme d'honneur. Pensez de moi ce que vous voudrez; mais convenez que ce Mac Donalbain n'est pas digne d'obtenir la main de votre cousine.

— Je suis entièrement d'accord avec vous sur ce point; mais j'espère qu'il ne sera jamais question d'une semblable union. Quand Christine aimerait réellement cet homme, elle est douée de sentimens trop nobles pour se livrer à son amour pour lui.

— Vous prenez la chose trop légèrement. J'ai eu long-temps le même tort. Combattu entre

la crainte et l'espérance, j'ai négligé les moyens que j'avais de nuire à ce mauvais génie. Joignez à cela la misérable vanité qui me portait à vouloir vaincre par mon seul mérite, et qui m'empêchait de combattre mon rival avec d'autres armes. Mais j'ai obtenu des renseignemens si clairs, que mon cœur en est navré. Ce Mac Donalbain est un scélérat, et Christine l'adore. A présent tout ménagement serait une folie, car le bonheur et l'honneur de cette noble maison ne sont plus suspendus qu'à un cheveu.

— Et quelles sont vos intentions?

— Vous allez l'apprendre, car voici cet Ecossais qui s'a-

vance. Son mauvais génie me l'amène. Puissé-je seulement avoir assez de sang-froid pour griller le monstre à petit feu, comme nous disons. C'est une vengeance qui m'est bien due, pour tous les tourmens de la jalousie que je lui dois, depuis que je soupire à Gyllensteen.

Mégret se retourna, fit quelques tours dans l'allée, et, lorsqu'il revint, toute trace de colère avait disparu de son visage et un froid sourire y avait succédé. L'Écossais s'avança en saluant les deux militaires avec politesse.

« Vous arrivez à point nommé, sir Mac Donalbain, lui cria Mégret d'un air ouvert, pour me

tirer d'un doute. D'après vos assurances et votre nom, vous êtes Écossais, et pouvez en conséquence nous donner des détails certains sur les mœurs et usages de votre chère patrie.

— Sans doute, répondit Mac Donalbain avec un sourire embarrassé.

— Eh bien ! apprenez-moi donc, noble sir, reprit Mégret en s'approchant de lui, qui l'on désigne dans vos pays de montagnes, sous le nom d'enfans des nuages.

A cette question, Mac Donalbain tressaillit, lança un regard de fureur sur Mégret, et se tut.

« On les nomme aussi les enfans de la nuit, continua tranquillement Mégret. Ce sont, dit-

on, de bonnes âmes, qui, brouillées avec les autorités, errent dans les montagnes et les bois, font quelques expéditions dans les terres basses, enlèvent les troupeaux, pillent et incendient les maisons, assassinent par-ci par-là quelque pauvre diable, et finissent par être pendus.

— Vous parlez des brigands montagnards, dit Mac Donalbain avec un calme forcé.

— C'est cela, et je compte sur votre complaisance pour nous donner quelques détails relativement à eux. Il me paraîtrait intéressant de comparer vos enfans des nuages avec les productions semblables de notre pays. On dit qu'en Écosse des gentilshommes mêmes se mettent à la

tête de ces expéditions, qu'ils n'en font point mystère, et qu'ils estiment que le gibet est aussi bien un lit d'honneur que le champ de bataille. Autre pays, autres mœurs. Les chefs de nos bandes de brigands sont bien plus délicats. Ils se noircissent au moins le visage lorsqu'ils sont en fonctions, et le lavent proprement, si par hasard ils se trouvent avec des honnêtes gens. »

A ces mots, Mac Donalbain devint d'une pâleur livide. Ses yeux parurent prêts à sortir de leurs orbites, et ses dents se serrèrent avec violence.

« Je ne comprends, à la vérité, rien à tout ce bavardage, dit-il enfin d'une voix à peine intelligible ; mais vos regards envenimés m'ex-

pliquent suffisamment votre intention. Ils me prouvent que vous cherchez à m'insulter par ce parallèle, et cela suffit à un fier Écossais pour vous prier de faire avec lui une petite promenade solitaire.

— Il est, à la vérité, très-flatteur, noble sir, de recevoir un défi de votre part; mais avant que je l'accepte, daignez me convaincre que je ne me déshonore point en me mesurant avec vous. Mes compagnons d'armes sont un peu chatouilleux sur ce point, et pensent que certaines occupations rendent de certaines personnes indignes de se battre avec un homme d'honneur.

— Vous me refusez satisfaction de l'injure que vous m'avez

faite? » dit Mac Donalbain en s'approchant de Mégret d'un air menaçant, et en mettant sa main dans son sein comme s'il y saisissait un objet caché.

Mais Mégret avait tiré un pistolet de sa poche et le dirigeait sur lui : « Faites un pas de plus, un geste douteux, et cette balle est dans votre poitrine; vous savez que j'ai la main sûre. »

Mac Donalbain recula et fixa des regards égarés sur son barbare antagoniste.

—Terminons cette désagréable explication, reprit Mégret avec un sang-froid effrayant; vous voyez que je vous connais. Depuis long-temps j'aurais dû vous signaler à l'autorité, et plus d'une raison personnelle devait m'y

porter. Parce que je vous gênais, vos compagnons ont voulu m'assassiner sur la route de Tornéa, et sans le secours du major j'étais perdu. Mais la grandeur d'âme est le faible du Français. Je vous pardonne, et vous enjoins simplement de quitter à l'heure même ce château. Si je vous aperçois encore ici, ou à cinquante lieues à la ronde, la justice s'emparera du digne capitaine, et le récompensera selon ses mérites. »

Incapable de prononcer un mot, Mac Donalbain s'éloigna, ses traits exprimant toutes les passions qui devaient agiter Satan après sa chute. Mégret retourna au château d'un air triomphant.

« Reste à savoir, se dit Arwed,

avec lequel des deux Christine serait la plus malheureuse. Ce Mégret est un être incompréhensible. Cet Écossais est un misérable bien digne du traitement qu'il a éprouvé ; mais s'emparer ainsi de l'emploi de bourreau, et se complaire à torturer son ennemi, n'appartient qu'à un malhonnête homme. »

Dans ce moment, le comte l'aborda d'un air radieux, tenant une lettre ouverte à la main.

» As-tu vu le vieux Brodin ? demanda-t-il vivement.

— Oui ! répondit Arwed : et le souvenir de la perte de Géorgine lui arracha un profond soupir.

— Te voilà entièrement libre, Arwed, s'écria le vieillard avec tendresse. Puis-je espérer voir

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

bientôt mon neveu chéri devenir mon gendre ? »

Arwed pressentit les fâcheuses scènes qu'allait amener la lutte entre la volonté du père et la malheureuse passion de sa fille : il se tut avec embarras.

— Ne crains pas que l'on cherche à t'arracher ton consentement. Lis la lettre de ton père ; il désire cette union, mais ne l'ordonne point. Il me semble cependant que, puisque ta bien-aimée est mariée, tu pourrais faire quelque chose pour un vieillard qui t'aime si tendrement, et qui croit ne pouvoir fonder plus solidement le bonheur de son unique enfant qu'en l'unissant à toi.

— Je suis bien reconnaissant,

mon cher oncle, de la tendresse vraiment paternelle que vous me témoignez; mais je vous en supplie, accordez-moi le temps nécessaire pour me calmer. Ma blessure est encore saignante, et je crois que Christine elle-même aura besoin de quelque temps pour se décider et consentir à cette union. »

— Je connais ma fille. Il est vrai que son humeur bizarre et sa tristesse m'étonnent quelquefois; mais je sais la bonté de son cœur, et mille bagatelles m'ont prouvé qu'elle est bien disposée en ta faveur. Sur ma parole elle ne dira pas non. »

— Songez donc au moins aux circonstances présentes. Ne choisissons pas, pour former des pro-

jets de bonheur, l'instant où la Suède lutte contre ses ennemis réunis, et combat pour son existence. Je suis d'ailleurs décidé à partir demain pour l'armée : si je reviens après la fin de la guerre, il sera toujours temps de discuter cette affaire. »

— Tu veux rejoindre l'armée? As-tu oublié que tu es banni et congédié. »

— Je servirai comme volontaire dans un grade encore inférieur à celui de soldat, s'il le faut. Si je ne dois pas vivre pour ma patrie, on me permettra, du moins, de mourir pour elle. »

— Mourir pour cette reine? »

— Que m'importe la reine! Je combats pour mon pays, je défendrai le tombeau de mon Roi, si

le destin ne m'a pas permis de sauver sa vie. »

— Cœur noble et généreux, tu me fais rougir. Des projets de bonheur pour ma famille m'avaient fait oublier les malheurs de ma patrie; et toi, tu es prêt à verser ton sang pour celle qui t'a ravi ta bien-aimée! Suis les impulsions de ta grande âme, mais remplis une partie de mes vœux avant ton départ; dans l'instant même, car voilà ma fille. »

Arwed soupira, et Christine s'avança pâle et troublée.

— La bien aimée d'Arwed vient de se marier. Il part demain pour combattre les ennemis de la Suède. Tu connais mes désirs, Christine. Qu'Arwed parte ton

fiancé, nous ajournerons le mariage à des temps de paix et de bonheur. Donne-lui ta main. »

— Ah! grand Dieu! » gémit Christine en se tordant les mains.

— A quoi bon toutes ces grimaces? » demanda le père avec humeur.

— Mon cher oncle, ne tourmentez pas ainsi votre fille. Soyez tranquille, ma cousine, cette proposition ne vient pas de moi. Libre ou non, jamais je ne consentirai à ce que l'on fasse violence à vos sentimens. »

— Rien n'est plus odieux que de voir un jeune homme affecter une froideur qui lui est étrangère! Que ta passion pour Géorgine ait été aussi violente que tu voudras, il n'en est pas moins vrai, et cela

n'a pu échapper à l'œil d'un père, que tu ne voyais pas sa fille avec indifférence. Tes regards, la part si vive que tu prenais à sa conversation, tes remontrances mêmes, me l'ont assez prouvé. »

Arwed n'osant se disculper, garda le silence.

— Et sans te rappeler maintes autres circonstances qui trahissaient tes sentimens assez clairement, dis-moi, Christine, ce qui t'a si promptement fait courir au secours d'Arwed, lorsque Mégret vint nous annoncer le péril dans lequel il se trouvait. Quand une jeune fille est aussi agitée par l'idée du danger que court un jeune homme, il est permis de croire qu'elle ne le hait pas. »

— Ah! mon père! » s'écria Christine d'un ton déchirant, en cachant son visage sur le sein de son père.

— Donne-lui donc la main qui voulait combattre pour lui! » ordonna le père, et il fit un mouvement pour la déposer dans les bras d'Arwed; mais elle se dégagea avec violence. « Je ne puis, grand Dieu, je ne puis! »

Tu ne peux! s'écria le père indigné. » Et à en juger par ton accent, tu es bien décidée. Eh bien! réponds, dis à un père qui t'aime tendrement pourquoi tu ne peux remplir ses vœux les plus ardens. Je sais aussi supporter un refus fondé sur des raisonnemens solides; mais je suis décidé à ne pas être le jouet de ton caprice

et de ton entêtement. Parle donc, pourquoi te refuser à cette union? »

Christine joignit les mains en sanglotant, et se tut.

— « Le silence répond plus clairement que tu ne le désires. Il contient l'aveu que tu rougis de tes motifs, et cela m'explique bien des choses qui étaient encore obscures pour moi. Mais tes larmes me prouvent que tu es convaincue que tes indignes désirs ne peuvent être satisfaits, et me sauvent le chagrin de t'en donner l'assurance. Je ne te ferai pas les reproches que tu mériterais; que le passé soit oublié. Rends-toi digne de mon indulgence en obéissant à mes ordres réitérés, donne la main à Arwed, ma fille! »

Christine resta immobile et fixa des regards supplians sur Arwed.

Le vieillard fronça ses épais sourcils. Ses yeux lancèrent des éclairs, et, la main élevée vers le ciel, il s'écria : « Faut-il que je maudisse une fille rebelle! »

« Mon père! » et Christine tomba à ses pieds avec un cri de douleur. »

— « C'en est trop! » dit Arwed avec colère. » Je serais indigne du nom d'homme, si je souffrais qu'une jeune fille tombe dans mes bras uniquement par crainte de la malédiction paternelle. La première menace que vous ferez encore à votre fille sur cet objet me bannit de Gyllensteen à jamais, recevez-en ma parole. »

— « Peux-tu résister à cette générosité, ma fille? » demanda le comte en se baissant vers Christine avec un mélange de colère, de tendresse et de chagrin.

— « Dieu m'est témoin de la joie que mon cœur éprouverait à vous obéir! Laissez-moi le temps de réfléchir. Demain vous apprendrez ma résolution. »

— Accordez-lui cette grâce, mon oncle. La précipitation est aussi de la violence. »

Le comte releva Christine et fixa sur elle des regards scrutateurs.

« Cette prière ne renferme-t-elle pas une arrière-pensée. T'expliqueras-tu demain avec clarté, franchise et sans dé-

tour, comme cela convient à ma fille? »

— « Je vous le jure! » s'écria Christine hors d'elle. « Demain vous saurez tout, et que Dieu dispose du reste. »

— Mais pour aujourd'hui laissez votre pauvre fille. Le combat qui déchire son âme est terrible, et vos paroles déchirantes pour elle. Si santé succombait au tourment de son cœur, vous le regretteriez, mais, hélas! trop tard.

— « Eh bien! va, Christine, et prends, d'ici à demain, une résolution qui puisse faire notre bonheur. »

Christine lui baisa la main en silence, et s'appuya en pleurant contre un arbre.

— « Oui! les enfans sont un don du ciel, et les joies qu'ils causent sont les plus douces de la vie..... mais lorsque le Seigneur châtie, alors les douleurs qu'ils nous donnent sont les plus terribles. »

Il se retira lentement vers le château. Lorsqu'il se fut éloigné, Christine se releva, s'approcha vivement d'Arwed, le serra avec violence dans ses bras, pressa un baiser brûlant sur ses lèvres, et dit d'une voix étouffée par les sanglots; « Sois heureux, Arwed, et ne me méprise pas. Ah! que ne t'ai-je connu plus tôt! »

Elle s'éloigna avec rapidité. Profondément ému, Arwed s'écria avec douleur : « Comment tout cela finira-t-il? »

CHAPITRE IV.

L'aurore répandait ses teintes de pourpre : les chevaux de Mégret, tout sellés, attendaient dans la cour, et lui-même, prêt à partir, serrait la main, en signe d'adieu, au comte, qui l'accompagnait avec Arwed.

« Encore un dernier avis, dit le colonel oppressé. Ne supportez pas plus long temps la présence de cet Écossais au château. Il n'est pas digne de respirer le même air que vous. Si vous en voulez savoir davantage, interrogez votre neveu, il a été hier

témoin d'une conversation que j'ai eue avec cet homme. Le devoir me rappelle au milieu des dangers de la guerre. Si j'en reviens, j'aurai une grâce à vous demander, et l'amitié dont vous m'avez honoré jusqu'à présent me fait espérer que vous ne la rejeterez pas. Dites à votre charmante fille qu'elle songe quelquefois à un homme qui l'idolâtre; dites-lui que malgré la cruauté avec laquelle elle a refusé de recevoir mes adieux, son image me suivra partout et me conduira à la victoire ou me précipitera au tombeau. »

Il remarqua, au mouvement de tête du gouverneur, que sa réponse ne serait pas satisfaisante, et, sautant à cheval, il sortit

au galop de la cour du château.

— Mon horizon s'obscurcit, dit le comte à Arwed. Il me semble que j'aperçois déjà l'éclair qui va anéantir tout mon bonheur ici-bas. Remettons-nous entre les mains de Dieu. Mac Donalbain est-il encore ici? demanda-t-il au maître-d'hôtel, qu'ils rencontrèrent à la porte du château.

— En revenant hier au soir du jardin, il s'empara de son fusil, prit congé de la comtesse en peu de mots, et se précipita à bas de la côte. Depuis, je ne l'ai plus revu. Il lui était certainement arrivé quelque chose de terrible, on ne pouvait le regarder sans frissonner.

— Tu me raconteras son entretien avec Mégret, dit le comte

à son neveu ; et se tournant vers le maître-d'hôtel : Ma fille est-elle levée ?

— Tout est encore tranquille dans l'appartement de la comtesse.

— Faites-la éveiller, nous l'attendons pour déjeûner. »

Le Gouverneur et Arwed entrèrent dans la salle à manger. Ils firent quelques tours dans un profond silence. Arwed craignait de soulever le voile qui cachait l'abîme, et le comte, qui le remarquait, n'avait pas la force de réitérer sa question. Pendant cet intervalle on avait servi le déjeûner. Le comte remplit les coupes en silence, regarda vers la porte, soupira, saisit machinalement son verre, le porta à

ses lèvres, et le remit sans avoir bu.

— Ne suis-je pas comme un timide enfant qui craint d'entendre un conte de revenant? s'écria-t-il en s'efforçant de plaisanter. Brisons la glace. Parle, Arwed. »

Arwed voulut obéir, un murmure de voix confuses s'éleva à l'extérieur, et le maître-d'hôtel, couvert d'une pâleur mortelle, entra avec un billet à la main.

— On ne peut découvrir la comtesse nulle part, balbutia-t-il. Son lit n'est pas défait. Hier au soir elle fut se promener fort tard au jardin et envoya sa femme de chambre se coucher.

— Qu'est-ce que cela? dit le comte en se précipitant vers le

maître-d'hôtel. Que tiens-tu là?

— Un billet adressé à votre excellence. Je l'ai trouvé dans le cabinet de la comtesse. »

Le comte le prit et faillit le déchirer en l'ouvrant. Il lut. Ainsi qu'un chêne centenaire, dont la hache a sappé le pied, se soutient encore debout par sa seule force, tremble et se renverse avec fracas, ainsi le vigoureux vieillard chancela, résista quelque temps à la douleur, et tomba sans mouvement dans son fauteuil.

Pendant que le maître-d'hôtel et les valets qui étaient accourus s'empressaient pour le rappeler à la vie, Arwed ramassa le papier, que sa main tremblante avait laissé échapper, et lut :

« Aussi indigne d'être votre » fille que l'épouse d'Arwed, je » n'ai pas la force de braver votre » juste colère. Je vais rejoindre » l'homme dont je suis l'épouse » aux yeux de Dieu. Je vous en » conjure par les mânes de ma » mère, ne me maudissez pas. Un » jour, j'espère que vous me par- » donnerez ! »

« Pauvre père ! » soupira Arwed en regardant son oncle avec compassion.

Sur ces entrefaites le vieillard se ranima, se redressa dans son fauteuil, et son premier regard tomba sur Arwed.

« Tu as lu? » et sur le signe affirmatif de celui-ci, il tendit la main pour reprendre le billet de sa fille. Arwed le lui rendit

en hésitant. Il fit signe à ses gens de s'éloigner, et le parcourut de nouveau.

« Non, je ne te maudirai pas, malheureuse, dit-il en déchirant lentement le billet. Un enfant ingrat porte déjà la malédiction du ciel dans son cœur, et où la tendresse n'existe plus, les flammes de la colère ne trouvent point d'aliment. Tu espères que je te pardonnerai un jour. Peut-être, si là-bas toute idée d'honneur terrestre s'anéantit, et que la honte d'une misérable ne soit plus une tache pour toute une illustre famille. »

— Ne voulez-vous pas essayer d'arracher des mains d'un séducteur sa pauvre victime? Faites des recherches, elle n'a

pu fuir assez loin dans l'espace d'une nuit pour être hors de votre puissance.

— A quoi bon? Si je les atteignais, je serais obligé d'exterminer le scélérat dont elle est l'épouse devant Dieu: que lui resterait-il alors? Abandonnons-la à son sort. »

Un pénible silence suivit. Le trépignement des chevaux d'Arwed, que Knad amenait dans la cour, éveilla l'oncle de sa profonde rêverie.

— Tes chevaux sont prêts, lui dit-il en se levant. Pars, et que Dieu te protège.

— Il m'est pénible de vous abandonner dans ces circonstances, dit tristement Arwed.

— La patrie t'appelle, et j'ose

me vanter d'être un homme. J'ai fait mes preuves ; car j'ai supporté sans mourir le coup le plus douloureux. Sois sans inquiétude sur mon compte.

— Mon noble, mon excellent oncle ! s'écria Arwed en tombant dans les bras du vieillard.

— Combats avec bravoure, Arwed ; mais n'expose pas témérairement tes jours. Tu es mon unique héritier. Je te connais assez pour savoir le peu de cas que tu fais des richesses : mais songe qu'un malheureux père, qui n'a d'autre consolation ici bas que celle que lui procure son digne fils, t'attend ici dans la solitude.

« Que Dieu vous console ! » s'écria Arwed accablé de douleur.

Il s'élança à cheval et fut bientôt loin du château, suivi de son fidèle Knud. »

CHAPITRE V.

A la fin de l'automne de cette année, le gouverneur se trouvait seul dans la salle de ses ancêtres, dont il avait fait couvrir les statues d'un crêpe funèbre. Devant lui était établi un échiquier, et, comme il n'avait plus personne pour faire sa partie, le livre de l'arabe Stamma à la main, il suivait les différens jeux indiqués par ce dernier. L'infortuné père

avait étonnamment vieilli depuis un court espace de temps ; chaque semaine imprimait les traces d'une année sur ses traits, et l'on éprouvait un sentiment pénible en voyant l'attention qu'il s'efforçait de mettre à ce misérable passe-temps, afin de se distraire forcément des pensées douloureuses qui le poursuivaient sans cesse.

Tout-à-coup un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour, et avant qu'il eût le temps de se mettre à sa fenêtre, il entendit monter précipitamment les escaliers, et Arwed s'élança dans les bras du vieillard.

— « Sois le bien venu, mon bien-aimé fils ! » dit le comte en le considérant avec attention.

« Quoique le sombre mécontentement qu'expriment tes traits me déplaise, le guerrier qui a suivi la route que son devoir lui traçait doit revenir gaîment du champ d'honneur. »

— « Lorsque la victoire l'a favorisé, mon bon oncle; mais ma vie entière n'est qu'une chaîne non interrompue de vœux trompés et de projets détruits. Ainsi que la couronne de myrthe, le laurier s'est flétri à mon approche, et je n'ai même pu saisir le sombre cyprès. »

— « La guerre est-elle terminée? »

— « Par le fait, oui, jusqu'à ce qu'il plaise aux ennemis de la recommencer, car il n'est pas encore question de paix, soit

avec les Danois, soit avec les Russes. »

— « Précisément nos voisins, et nos ennemis les plus acharnés. Le gouvernement des femmes ne se dément donc jamais. Trop faibles pour résister, elles sont trop entêtées pour céder. Pauvre Suède ! »

— « Rhenskjold était déjà en pleine retraite devant les Danois, lorsque je voulus me présenter à lui. Je me rendis donc au corps d'armée destiné à couvrir Stockholm. A peine arrivé, les Russes commencèrent à reculer. Leur seul but était de dévaster ce malheureux pays, et ils l'ont atteint d'une manière effrayante. Nous les suivîmes à la vérité de près, et il y eut quelques escarmouches

avec leur arrière-garde; mais la flotte anglaise commandée par Blorris, s'approcha des côtes, et les barbares s'embarquèrent avec un riche butin. La campagne se termina, et je retourne à mon exil. »

— « La ferme volonté de défendre sa patrie suffit pour couvrir d'honneur, » s'écria l'oncle en lui tendant la main, sois donc encore une fois le bien-venu, mon jeune héros. »

Arwed lui présenta avec embarras la main gauche.

— Pourquoi ne pas offrir la main qui a combattu pour le salut de la patrie?

— Excusez-moi, mon cher oncle! répondit Arwed en jetant un triste regard sur la main qui

paraissait passée dans son habit.

— Qu'est-ce que cela? Es-tu blessé au bras?

— Une grenade russe a fracassé ma main dans la dernière rencontre, j'ai été obligé de la faire couper.

— Mon pauvre fils! C'est un terrible malheur. Le laurier de la victoire est un baume pour les blessures qu'elle a causées; mais être estropié sans fruit dans une misérable escarmouche, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un soldat.

— Oui certes, mon oncle. Et je puis dire avec François Ier. : *Tout est perdu fors l'honneur!*

— Heureux celui qui peut s'exprimer ainsi, dit le vieillard d'une voix tremblante en songeant à sa

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

fille. Il poussa un profond soupir, et sa tête vénérable tomba sur sa poitrine oppressée.

Un nouveau bruit qui se fit entendre dans la cour interrompit ce triste silence, et, bientôt après, Mégret, plus sombre encore qu'Arwed, entra dans la salle.

— Me voilà revenu au bercail, dit-il avec une expression singulière en saluant l'oncle et le neveu.

— J'en suis charmé, colonel. Gyllensteen est devenu bien triste et bien solitaire, et je suis enchanté que vous ayez obtenu une nouvelle permission dans ces temps de troubles.

— Par une faveur singulière de la reine, j'ai obtenu un congé illimité.

— Ainsi vous voilà général-major, recevez-en mon compliment.

— Je ne puis l'accepter. J'ai reçu mon congé sans l'avoir désiré, et sans avancement ni pension.

— Vous plaisantez ! comment cela serait-il possible ?

— Je n'en connais d'autres causes que les obligations que la reine et son époux ont contractées envers moi. De grandes obligations ! j'ai eu beaucoup de peine à me décider à les mériter, beaucoup, peut-être trop. La reine sentait aussi qu'elle ne pourrait s'acquitter. C'est pourquoi elle a choisi la manière la plus commode de se débarrasser de moi; elle a fait comme tous

les grands de la terre, elle m'a payé d'ingratitude.

— Cela paraît singulier, colonel, dit Arwed. Vous devriez au moins nous donner la clef de cette énigme.

— Parlons de choses plus agréables, reprit Mégret en passant sa main sur son front comme s'il voulait en effacer les soucis. Comment se porte la charmante comtesse ?

Le comte tressaillit et regarda Arwed d'un air suppliant, comme s'il voulait l'appeler à son secours.

Celui-ci allait répondre à la question de Mégret, lorsqu'un valet-de-chambre annonça au comte qu'un lapon désirait lui parler en particulier et lui faire

part de nouvelles importantes.

« Dans mon cabinet, » ordonna le comte, charmé de cette interruption, en se levant de son fauteuil.

— Vous me restez redevable d'une réponse, dit Mégret. Mais le comte lui montra Arwed, et se retira.

— Ainsi c'est à vous qu'il faut que je m'adresse. Cette hésitation m'inquiète et me semble d'un mauvais augure. Il n'est pourtant rien arrivé de fâcheux à Christine ?

— Elle a abandonné la maison paternelle, la nuit qui précéda votre départ.

— Elle s'est donc enfuie avec ce misérable Mac Donalbain ?

— Selon toutes les apparences.

Il est vrai que par le billet d'adieu qu'elle a adressé à son père, elle ne le nomme point ; mais tout le fait présumer.

— Et vous n'avez fait aucunes démarches pour découvrir leurs traces et punir le monstre de ses crimes ?

— L'infortuné père a pour toujours renié sa fille, et je vous prie de ne jamais la nommer devant lui. Son souvenir fait une impression trop douloureuse sur le malheureux vieillard.

— Voilà les suites de mon éternelle indécision ! s'écria Mégret en se frappant violemment la tête de son poing. Il ne me reste donc rien, absolument rien ici-bas, pour ma consolation ! Mon honneur entaché par un

traitement aussi peu mérité, mon amour méprisé et trompé, que pourrait-il me rester encore?

— Une conscience paisible. C'est le plus sûr refuge au milieu de ce monde orageux.

— La conscience! dit Mégret avec horreur et égarement. Ah! soupira-t-il profondément, et il disparut.

— Le sein de cet homme renferme un effrayant secret, semblable à un tigre assoupi dans son antre: se dit Arwed. Malheur à moi, si j'étais destiné à l'éveiller!

CHAPITRE VI.

Arwed venait de se lever, lorsque le maître-d'hôtel l'aborda d'un air soucieux.

« Avec votre permission, M. le major. Notre maître ne vous a-t-il point dit quand il comptait être de retour ?

— Mon oncle est-il donc parti ? Je l'ignorais ; lorsqu'hier on annonça qu'il ne descendrait pas pour le souper, je pensais simplement qu'il voulait être seul.

— Après avoir entretenu ce lapon en secret, il fit seller son cheval et un second pour cet

homme. Mon maître m'ordonna expressément de tenir son absence secrète. Il partit, et le lapon marchait devant pour lui indiquer la route. La nuit s'étant écoulée sans le ramener, j'ai été saisi des plus vives inquiétudes, et je me suis décidé à braver sa colère en vous instruisant de ces circonstances. Vous saurez mieux que nous ce qu'il est convenable de faire.

— Quel chemin mon oncle a-t-il pris?

— Il a suivi le rivage à droite de l'Umeal, vers la route d'Umlaby. Quelques lapons pêcheurs prétendent avoir vu les deux voyageurs traverser le gué du Lais-Elf, et, se détournant à droite, entrer dans le bois de

sapins sur les frontières de la Laponie.

— Et vous ne formez aucun soupçon sur le but de ce voyage ?

— Des soupçons ? oui ! je crois que mon maître cherche les traces de la bande de brigands qui s'est de nouveau établie dans les bois voisins. Qui sait s'il ne guette pas Naddok le Noir lui-même ?

— Impossible ! c'est une entreprise au-dessus des forces d'un vieillard ; il y succomberait.

Ah ! M. le major. Depuis la fuite de la comtesse, mon pauvre maître fait bien peu de cas de la vie ; et je crois qu'une balle de ces bandits ne l'effraierait guères.

— Que Dieu et notre dévoue-

ment sauvent le vieillard de cette triste fin! s'écria Arwed; et bouclant son ceinturon de la main gauche, il prit ses pistolets. Je vais à la découverte, mon vieil ami, et avec l'aide de Dieu, j'espère vous apporter demain de bonnes nouvelles. Jusque-là gardez un profond silence envers tout le monde. Si mon oncle est tombé entre les mains de ces misérables, il faut tâcher de les surprendre sans défiance. Si je ne reviens plus, prévenez le prévôt, afin qu'il sauve ou venge son noble chef.

— Que Dieu bénisse votre courage, excellent jeune homme! dit le maître-d'hôtel en baisant la main d'Arwed.

CHAPITRE VII.

Arwed passa le gué du Lais-Elf à mille pas de l'endroit où il se jette dans l'Uméa, et, tournant à droite, il entra dans le bois de sapins et suivit une route étroite et peu battue. Tout autour de lui paraissait mort et désert ; un vent piquant du nord agitait doucement la haute cîme des vieux sapins, et ce lugubre silence, interrompu de moment en moment par ce murmure monotone, oppressait son âme, toujours disposée à la tristesse.

« Aucune trace d'hommes ni d'animaux, se dit-il, aucun signe qui puisse m'indiquer si je suis la bonne route. Ce silence universel de la nature m'annonce-t-il que cette entreprise éprouvera le sort de toutes celles que j'ai formées jusqu'à présent ? »

En faisant ces sombres réflexions, il arriva à une grande et belle prairie située au milieu du bois, et le son éloigné d'une cloche et des chants discordans parvinrent jusqu'à lui. « C'est une horde de Lapons conduisant un troupeau de rennes, se dit-il; elle arrive à point nommé. Dans cet instant la troupe de nomades sortit du plus épais du bois. Quelques centaines de rennes ayant à leur tête le conducteur, qui fai-

sait tinter la cloche retentissante, ouvraient la marche. Ces bons et utiles animaux, avec leur barbe d'homme et leur forme singulière, suivaient leur guide avec docilité, en allongeant le cou et en regardant droit devant eux; et si une jeune renne s'élançait parfois de côté, le fidèle chien la ramenait au troupeau par ses aboiemens. Le propriétaire du troupeau suivait avec sa femme, ses filles et fils, gendres, petits-enfans, valets et servantes, tous montés sur des rennes et chantant en glapissant un air national. La troupe s'élargit en arrivant sur la prairie, fit halte; les rennes furent déchargées, et dans l'instant des huttes rondes et pointues par le haut, formées

de branches d'arbres et recouvertes de peaux de rennes, s'élevèrent sur le gazon; le troupeau se mit à brouter, et la fumée sortant du sommet des cabanes, s'élevait gaîment en répandant l'odeur du repas qui s'y préparait.

Arwed s'approcha alors du patriarche de cette grande famille, qui s'était assis sur le gazon, près de sa monture favorite, et qui recevait des mains de sa compagne une coupe de bois remplie de lait de renne.

« Bonjour, brave Samolaze, dit Arwed, où allez-vous comme cela? »

« Nous descendons du Dofrefiel, répondit le Lapon, et nous

cherchons du meilleur fourrage pour nos troupeaux. »

— Votre course a-t-elle été heureuse, n'avez-vous pas fait de mauvaises rencontres? lui demanda Arwed pour approcher de son but.

Le vieux Lapon releva la tête, fixa sur lui ses yeux éteints et rouges d'un air de méfiance, et répondit froidement : « Nous n'avons fait aucune rencontre. »

— L'on dit que la contrée est dangereuse. Naddok le Noir fait de nouvelles excursions. »

— Je ne connais pas ce monsieur, répondit brusquement le Lapon, et je n'ai de ma vie entendu prononcer son nom. »

— C'est un mensonge. Com-

ment pourriez-vous ignorer ce qui n'est que trop généralement connu ? Vous avez tort de vous méfier de moi. Mes intentions sont bonnes. Je cherche à découvrir le lieu de retraite de ces misérables, afin de détruire la bande d'un seul coup, et d'arracher des griffes de ces monstres un homme qui m'est cher et dont ils se sont emparés. »

— La méchanceté des hommes prend des formes aussi variées que les nuages poussés par le vent. Il est très-possible que vous fassiez partie de la bande, et que vous cherchiez à sonder mes dispositions. Mais il n'est pas prudent de médire du loup aux regards étincelans. Je tiens à mon troupeau, ce qui fait que

je suis l'homme du monde le plus ignorant sur tout ce que vous me demandez.

— N'as-tu pas de honte, Juckasjerwi? s'écria la vieille compagne du Lapon, qui avait écouté la conversation avec un intérêt visible. Peux-tu être aussi froid et aussi égoïste? ce Suédois est bien certainement un honnête-homme. Regarde seulement cette belle et franche figure. S'il te questionne, c'est pour le bien de tous, et tu dois lui répondre ouvertement. Le tribut que nous sommes forcés de payer à ces drôles me pèse depuis long-temps.

— Sur ta responsabilité donc! murmura le vieillard en tirant Arwed à l'écart. Vous trouverez

leur repaire, dit-il à voix basse, en tournant à gauche et en avançant jusqu'au pied des montagnes. Là, vous prendrez à droite dans les rochers, puis encore à gauche, jusqu'à ce que vous aperceviez, sur les rives d'un torrent, ce que vous cherchez. Vous reconnaîtrez le lieu au croassement des oiseaux de proie, qui s'y sont établis et qui ne s'éloignent jamais du rocher.

— Votre explication peut être excellente pour vous, Juckasjerwi, mais elle ne peut me suffire.

— Donnez-moi un guide jusque-là. Il sera satisfait de moi.

— Jackemock! cria le Lapon, et un gros petit homme arriva en courant. Conduis ce Suédois

au Ravensteen, lui ordonna-t-il.

— Bien, répondit-il. Quand je n'irais pas jusques-là, je le lui montrerai dans le lointain. Et prenant son bâton et son sac de voyage, il parut devant Arwed prêt à partir.

— Je vous dois déjà beaucoup, dit Arwed au patriarche; mais répondez encore à une question. Vous venez des lieux que je vais parcourir. N'avez-vous rien appris d'un grand beau vieillard, qui, depuis hier, est tombé en mauvaises mains?

— « Vous en voulez trop savoir; nous en avons déjà beaucoup dit, » répondit le vieillard en murmurant.

— « Puisque vous vous êtes si fort avancé, achevez. Je vous jure

que je n'abuserai jamais de vos confidences. »

— « Qui pourrait vous résister? » dit en souriant la vieille femme. « D'après ce qui est venu à notre connaissance, hier au coucher du soleil... Vous trouverez ce que vous cherchez au Ravensteen; mais qui pourrait garantir qu'on lui ait encore conservé la vie?

— « Cela serait trop épouvantable! » s'écria Arwed en frissonnant et en se détournant pour s'éloigner.

— « Prenez garde à vous! » lui dit encore sa protectrice. « Naddok ne connaît pas la pitié envers ses ennemis. Si vous tombez entre ses mains, vous êtes perdu. »

— « Que Dieu dispose de notre sort! » dit Arwed. Il tendit la main au laconique Juckasjerwi, et son guide le précéda dans la partie septentrionale du bois. »

CHAPITRE VIII.

Ils avançaient en silence depuis plusieurs heures, lorsque le bois s'ouvrit, et la chaîne de montagnes qui traverse la province laponne d'Uméa s'étendit devant eux dans toute son horrible splendeur. Des rochers arides et d'énormes glaciers se perdaient dans les nues, et la ver-

dure desséchée qui paraissait çà et là dans les vallées entre des masses de roche, de glaces et de neiges, prouvait que la nature se préparait à son long sommeil d'hiver.

Les deux voyageurs arrivèrent à la première colline. Dans cet instant, le guide poussa un cri de terreur, indiqua d'une main tremblante un cyprès au bord de la route, et s'éloigna en courant avec tant de vîtesse, qu'Arwed fut bientôt obligé de renoncer à l'idée de le rattraper. Étonné, il s'approcha de l'arbre pour considérer la cause de cet effroi subit. Un aspect horrible s'offrit à ses regards. Aux branches du cyprès se trouvait attachée la tête sanglante d'un malheureux Lapon.

Au-dessus d'elle était suspendu un écriteau avec ces mots tracés en gros caractères : « *Châtiment d'un traître à Naddok et à ses frères.* »

— « Le monstre ! » s'écria Arwed saisi d'une noble indignation à cette preuve de l'audace du brigand qui cherchait à couvrir du voile de la justice son affreuse cruauté. Il regarda long-temps avec émotion cette tête pâle et muette.

— « Pauvre victime ! » se dit-il. « Tu sembles en vain m'avertir de ne pas suivre la route qui probablement t'a conduite à la mort. Il serait sans doute cruel de finir ainsi ; mais il s'agit peut-être de la vie de mon second père, et l'homme ne doit pas reculer devant les dangers, lorsque le de-

voir lui tracc la marche qu'il doit suivre. J'acheverai donc avec fermeté et joie ce que j'ai entrepris, et si mon projet réussit, ta mort aussi sera vengée. »

Un bruit annonçant l'approche de plusieurs personnes, interrompit ces sombres réflexions. Arwed se cacha derrière des buissons, et une dixaine d'hommes d'un aspect sauvage, armés de couteaux, de sabres, et quelques-uns d'arquebuses, descendirent les montagnes, causant dans un langage rude et inintelligible, et passèrent près de lui sans l'apercevoir.

A peine eurent-ils disparu, qu'il se remit en route, et entra dans la chaîne de montagnes.

Il eut beaucoup de peine à

s'orienter sur les indications du Lapon. Enfin il se trouva en face du torrent, et aperçut le but de ses recherches. Entouré de glaciers, un énorme rocher isolé, majestueux, mais épouvantable, d'un gris sombre, s'élevait jusqu'aux nues; son sommet était couronné des ruines d'un antique château, dont on n'apercevait que quelques tours et le mur qui les joignait. Les ruines étaient couvertes d'innombrables bandes de corneilles, de corbeaux et de choucas, qui, les unes, abattues sur les murailles, les faisaient paraître toutes noires, les autres volaient çà et là avec fracas. Annonce de malheur, leur horrible croassement résonnait dans l'abîme silencieux.

— « Le champ de bataille n'élève donc pas seul le courage jusqu'à l'enthousiasme? » se dit Arwed en cherchant par où il pourrait monter au haut du rocher. Enfin il découvrit un étroit sentier, et se disposa à le gravir. Dans cet instant, une voix rauque lui cria : « Halte ! » Il leva les yeux, et à six pas au-dessus de sa tête il vit, sur la pointe d'un roc, un bandit qui le couchait en joue.

« Que voulez-vous, demanda Arwed en saisissant son pistolet.

— Dépose tes armes, ou je tire, lui répondit le brigand.

— Ce n'est pas ainsi que j'en use. Tire, drôle; mais vise bien, ou tu es perdu. » Et le pistolet dans la main gauche, il s'élança

vers son adversaire. Celui-ci, étonné de cette audace, manque son coup, et, dans l'instant, atteint par la balle d'Arwed, il tombe baigné dans son sang, et, luttant contre la mort, il se débat un moment, et roule avec un horrible fracas dans le torrent. Des milliers d'oiseaux de proie, effrayés par le bruit des détonnations, s'élevèrent aussitôt vers les nues en croassant, et leur armée innombrable intercepta un moment la clarté du soleil.

« Ces misérables oiseaux vont répandre l'alarme dans toute la contrée, se dit Arwed en s'emparant de son second pistolet. J'aurais désiré monter plus haut; mais à présent ce serait une témérité. N'exposons pas ma vie

inutilement, il est important que mes découvertes parviennent à Gyllensteen, je connais maintenant leur retraite. Il en a sans doute coûté la vie à un homme; mais je pense qu'elle n'est pas trop regrettable. »

Il reprit le chemin de Gyllensteen. Bientôt il fut loin des dangereuses montagnes; et lorsque les étoiles commencèrent à éclairer l'horizon, il arriva au château.

CHAPITRE IX.

Arwed et Mégret concertèrent ensemble, avec promptitude et prudence, les mesures nécessaires pour surprendre les brigands dans leur retraite. Les dix dragons qui formaient la garnison d'Uméa furent secrètement mandés à Gyllensteen. On arma les gardes forestiers et les chasseurs du comte, et ses vassaux furent mandés sous prétexte d'une grande chasse aux loups. Mégret et Arwed se partagèrent cette petite armée mon-

tant à près de quatre-vingt têtes. Ils partirent à la nuit tombante, partagés en plusieurs petits détachemens, qui communiquaient entr'eux par des patrouilles, sans former une masse, qui aurait pu éveiller la défiance des bandits. Pendant que Mégret s'approchait du Ravensteen par la route la plus directe, Arwed tournait le rocher, afin de couper aux brigands toute communication avec les montagnes. Cette opération réussit parfaitement. Peu avant le lever du soleil, les différens détachemens se trouvèrent presqu'en même-temps aux pieds du Ravensteen, et les deux chefs, suivis par leurs gens, montèrent en silence l'étroit sentier. Ils ar-

rivèrent au sommet sans obstacles. Mais dans cet instant, ils éveillèrent une sentinelle, qui, d'un coup d'arquebuse, renversa un dragon à coté d'Arwed. Le bruit n'éveilla pas seulement les habitans ailés du Ravensteen, qui prirent leur vol avec fracas; mais un grand tumulte se fit entendre dans les tours, et dans l'instant une vingtaine de bandits demi-nus et armés des premiers objets qu'ils avaient pu saisir, tombèrent avec rage sur les assaillans. On combattit de part et d'autre avec acharnement; enfin le grand nombre l'emporta, et les bandits furent écrasés; mais tout-à-coup une petite troupe fraîche sortit d'une tour et parut sur le

champ de bataille, ayant en tête un grand homme au visage noir ; il tira d'abord ses deux coups de pistolets dans la foule, puis saisissant son sabre, il se jeta avec fureur au milieu des paysans. « Naddok le Noir ! s'écrièrent ceux-ci en prenant la fuite. Les dragons seuls tinrent ferme, et le combat s'engagea de nouveau.

— C'est mon sauveur sur la route de Tornéa ! cria Arwed à Mégret.

— C'est Mac Donalbain, peint en noir, répondit Mégret avec une amère ironie et en cherchant à joindre son rival. Mais quelques bandits se jetèrent entr'eux et l'occupèrent suffisamment, tandis qu'Arwed s'approchant

du chef, reconnut avec effroi les traits cachés par ce masque noir.

— Rendez-vous, Mac Donalbain, la victoire est à nous, lui dit-il en lui présentant la pointe de son sabre.

— Mieux vaut périr de la main d'un honnête homme que de celle du bourreau, s'écria Mac Donalbain en présentant sa poitrine sans défense au sabre d'Arwed.

— Pas ainsi! dit Arwed en retirant son sabre. Je ne suis pas un meurtrier. Mais dans cet instant, Mégret s'étant débarrassé des bandits, se précipita vers l'Écossais et le renversa d'un coup de sabre.

— Enfin! dit-il d'un air de

triomphe ; et posant son pied sur la poitrine de son rival, il leva lentement le bras avec un sourire infernal pour l'achever. Tout-à-coup une paysanne, portant un enfant dans ses bras, s'élança vers eux, en poussant des cris douloureux. Ses longs cheveux blonds volaient en désordre sur ses joues pâles et amaigries, qui formaient un contraste pénible avec la petite figure fraîche et riante de son enfant. « Christine ! s'écria Arwed avec effroi !

— Grâce ! dit l'infortunée. Grâce pour mon époux, pour le père de cet enfant !

— Vous ne savez ce que vous désirez, dame Mac Donalbain, dit Mégret avec une horrible

ironie. Ceux qui vous veulent du bien, et qui tiennent à l'honneur de votre noble maison, ne peuvent rien faire de mieux que de vous coiffer du bonnet de veuve au plus vite. Il leva le bras; mais Arwed lui arracha son sabre et le repoussa avec force.

— Mac Donalbain est prisonnier: dès ce moment il est sous la protection de la loi qu'il a outragée, et vous n'avez plus aucun droit sur sa vie.

— Arwed, ton âme généreuse est donc toujours semblable à elle-même! s'écria Christine en sanglottant et tombant à ses pieds avec son enfant.

— De pareilles recherches de délicatesse sont dégoûtantes,

lorsqu'on veut les mettre en pratique, dit Mégret en remettant son sabre dans le fourreau.

— Cette fois la bonté est plus cruelle que la méchanceté! dit Mac Donalbain; et épuisé par la perte de son sang, il ferma les yeux.

Dans cet intervalle, le triomphe de la bonne cause avait été complet. Quinze bandits étaient restés sur le champ de bataille, sept s'étaient précipités du rocher et avaient trouvé la mort, qu'ils fuyaient, sur les pointes de rocs aiguës du Ravensteen. Effrayé de la chute de leur capitaine, le reste, au nombre de douze, posa les armes et cria merci.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

Pendant que Mégret faisait attacher les prisonniers deux à deux avec des cordes, Mac Donalbain, sur les ordres d'Arwed, fut transporté dans la tour et pansé.

Arwed se retourna vers Christine qui les avait suivis. « Malheureuse ! s'écria-t-il en lui saisissant le bras avec violence, où est ton père?

Incapable de s'exprimer, Christine lui montra une porte, et se jeta sur le lit de douleur de Mac Donalbain.

Arwed s'approcha de la porte, l'ouvrit, et pénétra dans les caves taillées dans le roc du vieux château. Un long escalier tournant le conduisit dans une cham-

bre souterraine, mais fort éclairée, et son oncle, pâle et abattu, tomba dans ses bras.

— Mon fils, mon sauveur! dit le vieillard en serrant Arwed sur sa poitrine.

— Je rends grâce au ciel de ce que mon entreprise a réussi! dit Arwed avec joie. Ainsi ma triste existence aura du moins une fois été utile à l'humanité!

— Malheur à moi de ce qu'elle t'a réussi, s'écria douloureusement le vieillard. Si j'avais terminé ma vie ici, solitaire et ignoré, le déshonneur qui va flétrir à jamais mon nom aux yeux de la Suède entière, serait resté ensevelí avec moi!

CHAPITRE X.

Sous la direction de Mégret, on fit sauter les tours et les murs du Ravensteen, afin d'empêcher que ce lieu pût désormais servir de refuge à une autre bande. Mac Donalbain et ses complices furent transférés dans les prisons d'Uméa, et Christine raménée à Gyllensteen, où son père, succombant enfin à la douleur, tomba dangereusement malade. Le prévôt et ses assistans s'étaient rassemblés dans la salle des séances de l'hôtel de

ville d'Uméa, pour juger les prévenus. Pour obéir aux désirs de son oncle, Arwed se trouvait présent, et Mégret n'avait pas manqué de s'y rendre, afin de s'enivrer du doux nectar de la vengeance. Soutenu par ses gardes, Mac Donalbain, chargé de chaînes, parut devant ses juges. Affaibli par les douleurs que lui causait sa blessure, il chancelait à chaque pas ; mais son âme avait conservé toute sa vigueur, et ses yeux noirs brillaient toujours du même éclat. Mégret, en le voyant, sourit d'un air de triomphe. Arwed, ému de pitié à la vue de l'infortuné, adressa au prévôt quelques paroles suppliantes à voix basse ; celui-ci fit un signe. Les geoliers délivrè-

rent Mac Donalbain de ses chaînes, et lui approchèrent un tabouret, sur lequel il se laissa tomber en jetant un regard de reconnaissance sur Arwed.

« Dites-nous votre nom, votre état et votre patrie, dit le prévôt à l'accusé.

— Grégor Mac Donalbain, gentilhomme écossais.

— Et vous avez encore l'audace de soutenir cette imposture? dit Mégret.

— N'oubliez pas, colonel, répondit Mac Donalbain avec chaleur, que vous n'avez aucun titre qui vous donne le droit de me questionner, et que je ne me crois pas obligé de vous répondre.

» N'oubliez pas non plus, répar-

tit Mégret, que la colère peut rendre une mauvaise affaire encore plus mauvaise, et fermer toute voie à une grâce que pourrait obtenir un repentir sincère et l'humilité.

« Vous désireriez bien me voir tomber à vos pieds, subjugué par la crainte de la mort; mais il faudra vous passer de ce plaisir. Je rejette d'avance toute grâce qui proviendrait de vous. »

Le prévôt fit un signe pour imposer silence aux deux rivaux. » En considérant votre réponse comme vraie, dit-il à l'accusé, comment est-il possible que vous ayez pu déshonorer votre rang au point d'adopter le métier le plus avilissant? »

— Demandez au destin, » dit

Mac Donalbain d'un air sombre.

— C'est ainsi que l'homme n'appelle que trop souvent les suites de ses passions et de ses erreurs! »

— Souvent, aussi, l'injustice qu'un infortuné est forcé de supporter le pousse à des actions qui, sans cela, eussent été étrangères à son âme. J'entrai au service d'Angleterre, et je fus victime d'une injustice criante qui entachait mon honneur. L'indignation me jeta dans l'armée des flibustiers de cette nation. Les mers des deux mondes retentissent encore de mon nom ; mais les puissances de la terre, qui exploitent cette mine en grand, persécutèrent notre entreprise particulière. Bannis de tous les

ports des nations civilisées, nous fûmes forcés de chercher un asile en Afrique ; nous le trouvâmes à Madagascar. Là, nous apprîmes le retour du héros du nord dans ses états. Nous espérâmes que ce prince, d'un esprit belliqueux, et forcé à des guerres continuelles, nous recevrait volontiers à son service, et nous lui offrîmes d'aborder avec soixante vaisseaux dans le port de Gothembourg. Deux nobles de sa cour stipulèrent les articles du traité en son nom. Je pris les devants, afin d'arriver avant notre flotte et de tout préparer pour sa venue. Une fièvre maligne me retint à Gothembourg. Dans cet intervalle, le roi tomba à Frédériks-hall. Des tempêtes et des pirates détrui-

sirent notre flotte, et lorsque je me levai de mon lit de douleur, j'avais tout perdu. Il ne pouvait sans doute plus être question de l'accomplissement de la parole royale. Porté par Charles XII au rang de colonel, je ne pus obtenir une misérable compagnie. Alors s'éleva de nouveau en moi une violente haine et un profond mépris pour l'humanité; ma dernière espérance de vivre et de mourir en homme d'honneur était anéantie. La nation qui repoussait mes justes réclamations me rendait mes droits naturels, qui autorisent chaque individu à assurer son existence par sa propre force; je résolus donc de déclarer la guerre à qui me refusait justice, et d'arracher le bien

qui m'appartenait et que l'on me refusait. Une troupe de malheureux qui, ainsi que moi, n'avaient rien à perdre, me choisit pour son chef, et la lutte entre moi et la couronne de Suède commença. J'ai été vaincu, j'ai donc tort. Ainsi, hâtez-vous de me condamner, je suis préparé à mourir. »

— Homme terrible! dit le prévôt, avez-vous aussi de semblables sophismes en réserve pour vous justifier du malheur et du déshonneur que vous avez répandus sur une noble famille, qui vous avait accueilli avec hospitalité?

— Voilà la malédiction de ma vie, s'écria Mac Donalbain avec douleur. Malheur à moi qui ne

puis rien répondre à cette accusation! Ici, je suis forcé de me condamner moi-même. Quelle que soit la rigueur de la sentence qui va m'écraser, je l'ai bien méritée par cette seule action, et je me soumets avec résignation à la justice vengeresse.

— Mon oncle, dit Arwed au prévôt, désire que tout ce qui concerne les offenses personnelles qu'il a reçues de Mac Donalbain soit écarté de l'accusation.

— Comment! même l'attentat commis sur la personne de Son Excellence? demanda le prévôt mécontent, tandis que Mégret enfonçait avec fureur ses éperons dans le plancher.

— Mon oncle, dit Arwed, ayant surpris le secret de leur

retraite, les bandits voulaient l'assassiner : Mac Donalbain le protégea au risque de ses propres jours. Sa détention n'était qu'une mesure prise pour sa sureté. Je dois aussi la vie à cet homme. Que les services qu'il nous a rendus compensent le mal qu'il nous a fait; que tout soit oublié!..

— Je suis étonné, dit Mégret avec dépit, que M. le gouverneur ne demande pas une amnistie générale pour son cher gendre.

— Mon oncle peut pardonner les injures qui lui sont personnelles ; mais jamais il ne se permettra de suspendre le cours sacré de la justice. Mac Donalbain a fait sa paix avec nous. Il lui reste à satisfaire à la loi qu'il a

offensée : s'il le faut, que ce soit de son sang.

— Plaise à Dieu ! s'écria Mac Donalbain ; avec les sentimens dont je suis pénétré en ce moment, la vie serait un tourment pour moi. »

Dans cet instant, un violent tumulte se fit entendre au dehors. La porte s'ouvrit, et repoussant avec force tout ce qui s'opposait à son passage, Christine, suffoquée par la véhémence de ses sensations, s'élança dans la salle, portant son enfant dans ses bras.

« C'en est trop, soupira Mac Donalbain en détournant la tête.

— La comtesse de Gyllenstierna ! s'écria le prévôt effrayé.

— Je l'ai été, reprit Chris-

tine ; aujourd'hui je suis l'épouse du chef de bandits Mac Donalbain, et ma place est marquée auprès de lui dans un cachot comme sur l'échafaud.

— Christine, comment avez-vous pu causer à votre père la douleur d'une seconde fuite ? demanda Arwed d'un ton de reproche.

— La vie de mon père est à jamais empoisonnée par mes fautes. Ne m'envie pas le mérite d'accomplir au moins mes devoirs d'épouse, si j'ai manqué à tous les autres. Mac Donalbain est détenu, blessé, et son âme est douloureusement froissée. Il a besoin de consolations et de soins, et qui les lui prodiguera, si ce n'est celle qui a juré au pied des

autels de lui consacrer son existence?

— Ainsi vous êtes vraiment l'épouse de ce misérable? dit Mégret.

Christine le regarda avec mépris et se tut. Mais lorsque le prévôt eût réitéré cette question, elle tira de son sein un papier cacheté et le posa sur la table.

« La chute d'une Gyllenstierna ne peut être complète? dit-elle avec fierté. Le vieux pasteur de Lyksale, touché de mes larmes, nous unit en secret peu avant sa mort.

Cet écrit même, dit le prévôt avec embarras, s'oppose à votre désir. Soumise à cet homme par les liens du mariage, vous ne pouvez être considérée

comme complice de crimes auxquels votre volonté n'avait aucune part. Je ne puis donc vous faire emprisonner, et je me vois forcé de vous renvoyer à votre père.

— Ne me torturez pas inutilement par votre résistance. Voulez-vous me forcer à ensevelir mon malheur dans les flots de l'Uméa? Je jure par le ciel qu'on ne me séparera pas en vie de mon époux.

— Accordez-lui cette grâce, dit Arwed au prévôt.

— Je me charge là d'une grande responsabilité, répondit celui-ci avec émotion; mais qui pourrait lui résister? Que cela soit donc ainsi!

— Courage, Mac Donalbain,

lui dit Christine. Nos juges sont des hommes compatissans, ils écouteront ta défense avec patience, et alors au moins ta vie sera sauvée.

— Maudite soit la parole que je perdrais à ce sujet ! s'écria Mac Donalbain avec fureur. Mes actions m'appartiennent, et le fils de mon père n'est pas habitué à les excuser aux yeux des hommes, surtout lorsqu'il ne s'agit que de sa misérable existence.

— Tu t'exprimes comme il convient à un homme et à un noble Écossais ; mais il doit m'être permis de plaider ta cause, comme il convient à une fidèle épouse. Je vous supplie donc, Messieurs, de m'écouter avec bonté !

— Que pouvez-vous avancer pour la défense d'un voleur de grands chemins?

— Songez à l'horrible injustice du gouvernement, qui, par son manque de foi, poussa l'infortuné sur la route du crime. De semblables fautes n'ont été jusqu'ici recherchées en Suède qu'avec indifférence, et jugées qu'avec indulgence. Ce transfuge danois, auquel Charles XII accorda, pour un fait d'armes heureux, des lettres de course contre les propriétés étrangères, en fait foi.

— Cet exemple ne prouve rien en votre faveur. Un souverain, absolu même, ne peut arrêter le cours de la justice, et si la citation est véritable, le malfai-

teur ne pouvait en rendre grâce qu'à un des bizarres caprices de Charles XII. Les fortunes des particuliers doivent être sacrées pour le souverain, qui est leur protecteur naturel.

— Mon héritage maternel couvrira le dommage que Mac Donalbain a causé à l'État.

— Pouvez-vous aussi racheter le sang innocent qui a coulé par ordre de votre époux?

— Sa résistance lors de l'attaque du Ravensteen ne fut qu'une légitime défense, et jamais ses mains ne se sont souillées du sang de ses semblables.

— Cela est faux. Le voyageur assassiné sur la route de l'Uléa, le pauvre Lapon qui guidait M. le gouverneur, sont des té-

moins muets des crimes de votre époux.

— Par le tribunal de Dieu, Mac Donalbain est innocent de leurs morts. Demandez aux autres accusés ; et si un seul d'entre eux témoigne contre mon époux, faites-nous périr tous deux de la mort infâme des criminels.

— Ce sont eux, sans doute, qui pourraient donner les renseignemens les plus certains ; mais ils nient tout avec effronterie.

— Les drôles nient ? s'écria Mac Donalbain avec feu, en se relevant. Les misérables me croyent donc mort ou en fuite ; sans cela ils n'oseraient, car ils me connaissent. Faites-les venir, M. le juge, faites-les paraître

devant moi. Je les ferai bien changer de ton.

— Cela serait peu prudent, » observa Mégret, « et pourrait donner lieu à des ligues et des trames secrètes. »

— Je ne partage pas cet avis, M. le colonel, » répondit le prévôt en faisant signe aux gardes d'amener les bandits; « Cet Ecossais est trop fier pour qu'on puisse concevoir des craintes semblables. »

Les gardes sortirent. Christine assise sur le tabouret de Mac-Donalbain, regardait en pleurant son nourrisson frais et riant, qui s'était endormi à son sein. Le chef de bandits agenouillé devant elle, cachait son visage sur ses genoux, et la main blanche

de sa compagne reposait sur sa tête noire et bouclée. Mégret lançait des regards de fureur sur ce groupe, qu'Arwed considérait d'un air de compassion, et le prévôt dit en soupirant : Les fonctions de juges sont parfois bien pénibles à remplir ! »

Dans ce moment un grand bruit de chaînes et d'armes se fit entendre. Entourés de geôliers et de gardes, douze bandits entrèrent d'un air de fierté et de bravade, et, marchant d'un pas égal, ils passèrent près de Mac-Donalbain sans l'apercevoir, firent un demi-tour et se rangèrent avec autant de dextérité que le leur permettaient leurs chaînes, en ligne droite, devant le juge, qu'ils regardèrent

fixement avec un flegme railleur.

— Nous vous avons encore une fois fait comparaître, leur dit le prévôt, afin de vous exhorter de nouveau à dire la vérité, et afin de vous prévenir que l'obstination avec laquelle vous refusez l'aveu de crimes aussi avérés que les vôtres allonge la procédure, et par conséquent votre détention. De plus, vous vous attirerez par-là les tourmens de la question, et vous aggravez des crimes qu'un aveu sincère pourrait seul rendre dignes d'indulgence. Revenez donc à vous-mêmes, malheureux, je vous en conjure par la pitié que vous m'inspirez. Ceux qui avouent leurs fautes et qui s'en repentent

méritent seuls de trouver un juge compatissant au tribunal des hommes et à celui du Très-Haut. »

— Il est, en vérité, bien touchant,» dit le plus hardi de la bande, « de voir un digne monsieur comme vous, se donner tant de peines pour des misérables de notre espèce, et de l'entendre supplier là où il devrait ordonner. Mais nous ne pouvons pas désirer bien vivement la fin de l'instruction, puisque le gibet sera probablement le refrain de la chanson, surtout si nous disons *oui* à toutes les questions que l'on veut bien nous faire. Pour ce qui concerne la commutation de peines que messieurs les juges promettent toujours aux prévenus en retour

de leurs aveux, cet appât ressemble au petit livre que présente l'ange à saint-Jean dans l'Apocalypse. Doux comme le miel au goût, il cause de l'amertume dans le ventre, lorsqu'on l'a avalé, et il ne manque pas d'exemples d'accusés auxquels trop de paroles ont beaucoup plus nui que le silence. Un mot de trop peut coûter la vie, et nous avons beaucoup de tendresse pour les nôtres. Pour ce qui regarde la torture, dont vous autres messieurs aimez tant à parler, il faudra sans doute la laisser venir, et, grâce à Dieu, nous sommes tous de vigoureux gaillards. Cependant par complaisance pour vous, nous conviendrions volontiers de tout, même sans torture,

si seulement nous savions quelque chose. Nous avouons tout ce qui est, et ne sommes vraiment pas cause que vous ne vouliez pas nous croire. »

— Vous continuez donc à nier les brigandages dont vous êtes à-peu-près convaincus?

— Nous ne nions rien, car nous ne sommes coupables de rien. Vous voyez en nous d'honnêtes Finnois qui vivent de la chasse, et qui ont pris leur quartier au Ravensteen. »

— Et vous ne savez rien de Naddok le Noir? »

— Nous avons entendu conter quelques tours de ce fieffé coquin; mais le diable en sait sans doute plus sur son compte que nous. Il est vrai qu'un Maure est

venu nous demander un asile, le jour où messieurs les dragons et compagnie nous ont fait leur incivil compliment du matin ; mais je ne puis savoir si c'est Naddok, puisque je ne connais pas cet homme. »

— Tu ne me connais pas, drôle ! » s'écria Mac-Donalbain, d'une voix de tonnerre, en s'élançant vers le brigand et le renversant d'un coup de poing. »

— Le Capitaine ! » répétèrent tous les bandits, en faisant front devant leur chef ; ils posèrent leur main droite sur la poitrine en signe de soumission.

— Faut-il que des gens que j'ai commandés se conduisent ainsi ? Vous avez lutté en héros contre les hommes et les élémens,

et aujourd'hui la crainte de la mort vous rend semblables à des brigands ordinaires. Sachez que j'ai tout avoué, et que je répondrai toujours avec franchise à toutes les questions que l'on me fera. Voulez-vous faire passer votre capitaine pour un imposteur? »

— Nous en préserve le ciel! dit l'un d'eux. Il faudrait que nous fussions entièrement dépourvus d'honneur! s'écria un second. Et le premier s'étant relevé, s'adressa au prévôt : Que votre scribe taille ses plumes, monsieur le juge, nous allons entonner la chanson que vous aimez tant à entendre de la part de pauvres diables tels que nous. Ecrivez, d'abord, que tout ce

que notre capitaine a dit est vrai d'un bout à l'autre. »

« Continuez, s'écria Mégret, incapable de se contenir plus long-temps. Vous voyez que tous vos malheurs sont causés par cet homme. Les liens du crime qui vous unissaient à lui sont brisés, et vous n'avez plus aucune raison de le ménager. Dites donc avec franchise à la justice qui a assassiné le voyageur sur la route de l'Uléa? »

— Cela est l'œuvre de deux gibiers de potence qui n'appartenaient pas à la bande et qui maraudaient de leur propre chef, et nous prions instamment que l'on ne nous confonde pas avec eux. Si nous les avions attrapés, nous les aurions pendus au premier

arbre, car il était très-désagréable pour nous d'être ainsi perdus de réputation par ces deux vauriens. »

— Et qui a assassiné le pauvre lapon? » demanda le prévôt.

—Hialf le Roux, mais sans ordre. C'est pourquoi le capitaine l'avait fait mettre au cachot, et il devait être jugé le jour même de l'assaut. On a dû le trouver dans la cave de la seconde tour. »

— L'on n'y a pas cherché! » dit Arwed en frémissant.

— Alors il est sauté dans les airs avec la tour, dit Mégret. » Il ne donnera plus son témoignage ici-bas. »

— Vous devez être convaincu que mon époux est innocent de ces meurtres, dit Christine au

prévôt. « Puis-je espérer qu'on lui accordera la vie ? »

— Je n'ose vous donner de l'espoir, et cependant il y aurait de la cruauté à vous le ravir entièrement. A la vérité, nos lois sont sévères, mais la reine peut faire grâce. Puisse-t-elle donner une décision favorable ! »

Il fit signe aux geoliers, qui rattachèrent les chaînes de Mac-Donalbain. Les regards douloureux de Christine suivaient tous leurs mouvemens. Lorsqu'ils eurent terminé, elle s'inclina vers les juges, et sortit en serrant d'un bras son enfant sur son cœur, et en soutenant de l'autre son époux. Arwed et Mégret la suivirent.

— Comment, Comtesse, dit celui-ci, seriez-vous reéllement

décidée à partager la prison de ce misérable, au lieu de vous acquitter de vos devoirs de fille près du lit de votre excellent père? »

Un regard de mépris fut la seule réponse de Christine, qui s'approcha d'Arwed. « Ton influence m'a protégée dans ce cruel moment, lui dit-elle avec émotion. « La bonté que l'on m'a témoignée partait de ton âme pure et sensible: persévère. Je sais que nous sommes indignes de ce que tu fais pour nous; mais n'es-tu pas accoutumé à agir avec grandeur et générosité pour l'amour seul de la vertu? Sauve seulement la vie de cet infortuné, et j'en conserverai une reconnaissance éternelle. »

— Ne l'écoutez pas, Comte, dit Mac-Donalbain, « Laissez-moi chercher dans la tombe le repos que la vie ne peut plus me donner. »

Les gardes interrompirent cet entretien. Christine quitta Arwed en frémissant, et Mégret désespéré s'écria : « Diable ! elle aime le larron, et l'aimera jusqu'à la potence. »

CHAPITRE XI.

L'on était au cœur de l'hiver, lorsque le tribunal se rassembla de nouveau à Uméa. Arwed se

trouvait présent. Par son influence, Mégret avait été éloigné de la séance.

Mac-Donalbain, sa fidèle compagne portant son enfant dans ses bras, et les douze bandits entrèrent ensemble dans la salle. Le prévôt leur fit voir le cachet de l'arrêt définitif rendu à Stockholm ; et lorsque tous les accusés eurent reconnu qu'il était intact, il le brisa, et tira l'arrêt, qu'il parcourut rapidement.

— La loi vous condamnait à mort, » leur dit-il; « mais la reine a commué cette peine en celle des travaux à perpétuité dans les mines.

— Grand Dieu, cela est bien dur! » soupira Mac-Donalbain.

— C'est une terrible grâce, dit froidement un bandit, lorsque des gens qui de leur vie ne se sont souciés du travail, sont obligés de jouer des membres comme une bête de somme, jusqu'à la fin de leur vie. Cependant peu de chose est plus que rien; ainsi recevez nos très-gracieux remerciemens. »

Pendant ce temps Christine à genoux priait avec ferveur. Elle se releva alors et demanda avec calme au prévôt ; « Quelle décision a-t-on prise à mon égard? »

— La seule à laquelle on pouvait s'attendre. Vous êtes déclarée entièrement innocente, et il vous est permis de demander la dissolution de cet infortuné mariage. »

— Que l'on est heureuse d'être la nièce d'un conseiller-d'état, » dit Christine avec ironie; « Je suis donc libre et puis me retirer où il me plaît! »

— Vous pouvez vous éloigner d'ici sans obstacle. Mais votre père vous attend à Gyllensteen, et monsieur votre cousin est chargé de vous y accompagner. »

— C'est-à-dire que l'on veut me séparer de mon époux de force ou de gré, » dit Christine en paraissant réfléchir, et une forte résolution sembla s'emparer de son âme: « Ainsi te voilà mon souverain absolu, Arwed. Je ne m'en plains pas, j'espère trouver en toi un maître indulgent. J'ose donc te demander une grâce..... Permets-moi d'accompagner mon

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

époux jusqu'au lieu de sa destination. »

— Ton père t'attend. » Je ne puis me rendre à ta prière. »

— Cher Arwed! Je ne veux que prendre congé de cet infortuné, avant qu'il ne quitte à jamais le monde et la clarté du jour! Je te suivrai ensuite sans résistance à Gyllensteen, ou n'importe où tu voudras me conduire. Ne me refuse pas, c'est la dernière fois que je t'implore.

— Je ne saurais résister à ces accens supplians, dit Arwed au prévôt, et cependant je ne devrais pas y céder. Quel dommage que tant de charmes et de sensibilité n'ait servi qu'à faire son malheur!

— Ah! s'écria Mac Donalbain

déchiré de douleur et de remords, que son sort eût été différent, si elle n'eût pas aimé un malheureux aussi indigne d'elle. C'est un brillant soleil qui darde ses rayons vivifians sur une contrée inculte, couverte d'herbes venimeuses, au lieu de faire croître les plantes et mûrir les fruits utiles aux hommes.

— Tu consens, n'est-il pas vrai? Je puis me préparer à ce voyage, » dit encore Christine à Arwed. Sur son signe affirmatif, elle baisa vivement sa main et sortit.

CHAPITRE XII.

La voiture qui transportait les condamnés les conduisait au lieu de leur destination. Dans une seconde, se trouvaient Arwed, Christine et son enfant. Bientôt ils aperçurent les hautes montagnes grises de Dannemora et les habitations isolées et peu nombreuses qui peuplent seules cette contrée si triste et si nue. Un dragon qui s'était détaché du convoi pour aller prévenir le maître des mines de l'arrivée des condamnés, revint en ce moment

et fit diriger la voiture vers le premier puits, où se trouvait déjà une partie du corps des mineurs, qui s'étaient rassemblés là pour recevoir les nouveaux arrivans et les conduire dans le séjour qui leur était destiné.

Pendant que l'on faisait descendre les brigands de voiture, Christine prit Arwed à part.

« Arwed, lui dit-elle d'une voix oppressée, dans toutes les circonstances tu t'es toujours montré à mes yeux comme le plus généreux des hommes : donne-moi une dernière preuve de ta bonté, achève ton ouvrage. Laisse-moi descendre dans les mines avec Mac Donalbain; je

serai plus tranquille, si je connais les lieux qu'il habite.

— Quelle folie ! s'écria Mac Donalbain qui l'avait entendue. Ne prolongeons pas des momens aussi cruels.

— Parce que j'ai été une fois trop faible avec vous, dit Arwed, vous cherchez à en abuser. J'ai cédé à regret à vos désirs, tant que je l'ai pu. Mais c'en est assez : je vous ordonne à présent, au nom de votre père, de prendre congé de Mac Donalbain et de me suivre, ainsi que vous me l'avez promis.

— Ne sois pas aussi sévère. Que n'aurais-je pas promis pour passer quelques jours de plus avec mon époux ! Consens à ce que je te demande.

— Il faut vous séparer de lui, ici même, dans l'instant, et me suivre à Gyllensteen. Je ne faiblirai plus, vous l'espérez en vain. »

Christine promena autour d'elle des regards égarés, les brigands étaient prêts et l'on n'attendait plus que Mac Donalbain. Il serra Christine dans ses bras avec désespoir. « Sois heureuse, s'écria-t-il en s'élançant vers le puits.

— Si jamais tu as aimé, dit Christine en tombant aux pieds d'Arwed, laisse-toi toucher par ma douleur ! Permets-moi de suivre Mac Donalbain. La femme ne doit-elle pas tout quitter pour son époux ? Obéis aux préceptes émanés de Dieu même, et aban-

donne dans les entrailles de la terre une malheureuse qui ne doit plus jouir de la clarté du jour.

— C'est impossible, je ne dois pas le permettre, » dit Arwed avec fermeté. Pendant ce débat les condamnés avaient disparu.

« Il est parti, cruel! Tu as obéi à la voix du devoir; eh bien je suivrai ton exemple. »

En disant ces mots, elle arrache son enfant de son sein, le dépose dans les bras d'Arwed : « Sois son père! » Et elle se précipite vers le puits.

« Arrêtez... Il est trop tard, » lui cria un mineur, tandis qu'Arwed s'empresse de la suivre pour l'arrêter; mais, saisissant des deux mains la corde qui descend

dans ce gouffre profond, elle se laisse glisser avec une effrayante vitesse dans l'abîme et disparaît à tous les regards.

Arwed jeta un cri d'effroi. « Que Dieu veuille avoir son âme! dit le mineur, car c'en est fait de sa vie. »

CHAPITRE XIII.

Arwed remit l'enfant à une femme de mineur, et descendit par le premier voyage, dans les mines, pour voir ce qui restait à faire pour la malheureuse Christine. Le courageux jeune homme

ne put s'empêcher de frissonner, lorsqu'il se sentit glisser avec une telle rapidité, que les murs de rocs noirs parurent s'amonceler sur sa tête et interceptèrent bientôt la lumière du jour, qui ne lui sembla plus qu'une étoile dans les espaces. A mesure que ses yeux s'habituaient aux ténèbres, les horreurs de ce monde souterrain se déroulaient à ses regards. Entouré de masses de rochers gigantesques, de temps en temps quelques crevasses lui faisaient entrevoir des abîmes si vastes et si profonds, que la pensée ne pouvait en mesurer l'étendue. A côté de cette nature morte et immense, le pénible contraste de ces hommes si petits, qui s'efforçaient gaî-

ment d'arracher à la terre ses trésors, malgré les soins qu'elle met à les cacher dans son sein et la force avec laquelle elle les retient. Là, suspendus à des rochers, des mineurs qui, dans l'éloignement, ressemblaient, avec leur petite lampe, à ces mouches lumineuses qui voltigent dans les ténèbres, travaillaient avec persévérance, avec des maillets, dans les murs souterrains, afin d'en extraire l'utile métal, de la manière la plus longue, mais la moins dangereuse. Ici, de grands feux brûlaient sous des masses de roc minéral, pour les rendre plus maniables par la chaleur. Ailleurs, on voyait sur d'étroites poutres posées sur deux rochers, des mineurs intrépides planer

sur des abîmes, et creuser avec calme, dans cette position périlleuse, des fentes dans lesquelles ils introduisaient de la poudre; et de temps en temps de brillans éclairs, suivis de fortes détonations, laissaient voir aux regards surpris l'immensité de ces voûtes; et le bruit, répété d'écho en écho, roulait avec majesté jusqu'au fond de ces vastes souterrains.

» C'est un véritable enfer terrestre, se dit Arwed, disposé de manière à accabler les pauvres mortels d'autant de terreurs et de tourmens qu'ils en peuvent supporter sans périr. Quel séjour pour Christine, si l'amour ne savait tout embellir!

Le cuvier s'arrêta enfin. Ar-

wed en descendit, et remarqua bientôt dans une crevasse, à la lueur de plusieurs torches, la pauvre Christine étendue sur la terre. Mac Donalbain, dans un morne désespoir, soutenait la tête de sa compagne, et le pasteur des mines pansait ses mains ensanglantées que la corde avait déchirées, et prodiguait à tous deux ses pieuses consolations.

« Tu m'as donc suivi, Arwed, lui dit-elle avec un sourire de bonheur, en lui présentant la main déjà pansée; tu as toujours été trop bon envers moi.

— Grand Dieu! qu'as-tu fait? Cette témérité pouvait te coûter la vie. Mais tu dois être enfin satisfaite : donne donc à Mac Donalbain le baiser d'adieu, et

viens rejoindre ton père et ton enfant.

— Non, Arwed. Mon enfant est en bonnes mains, et ma présence ne peut plus embellir l'existence de mon père. Je reste auprès de mon époux. Tu connais l'inébranlable fermeté de ma volonté, et tu ne voudrais pas me pousser au suicide. Reçois donc mes derniers adieux, et les assurances d'une reconnaissance éternelle pour ta tendresse fraternelle.

— C'est donc à vous, Mac Donalbain, que j'ai recours. Je n'ose paraître sans Christine devant son père; je crains que cette résolution extraordinaire porte un coup mortel à ce vieillard affaibli par la douleur et la mala-

die ; a-t-il mérité ce traitement de votre part? Levez donc vous-même le charme que vous avez jeté sur cette infortunée, et rendez une fille à son père, une mère à son enfant.

— Mes crimes ont pour toujours brisé nos nœuds, dit d'une voix sombre Mac Donalbain ; abandonne-moi donc, Christine. Mon malheur n'en serait que plus insupportable, si tu le partageais.

— Non, Mac Donalbain, tu ne le crois pas. La présence, les soins, les consolations d'un être qui ne veut plus respirer que pour toi, soulageront tes maux. Pour te récompenser de ta noble imposture, je reste ta compagne.

— Eh bien ! si tu veux être l'épouse d'un criminel, respecte

les droits de l'hymen. La femme est soumise à son mari, et je t'ordonne de retourner auprès de ton père.

— Tu ne le peux. Je ne t'ai jamais donné aucun sujet de plaintes, et t'ai suivi avec fidélité jusque dans cet enfer. Tu ne peux me séparer de toi, si je n'y consens, et je jure que je ne t'abandonnerai jamais.

— Soyez compatissant comme le Très-Haut, dit le pasteur à Arwed désolé. D'après le peu que je sais, je pense moi-même qu'il est préférable qu'elle reste auprès de son époux. Que feraitelle dans un monde où le blâme et l'amère ironie la poursuivraient partout? Ici, elle peut préserver du désespoir un être

violent et exaspéré, et le ramener à des sentimens plus doux et à un repentir sincère.

— Eh! comment l'abandonner ici sans protection, au milieu de toutes les horreurs de la nature, et du rebut de la société dont son époux doit partager le sort?

— Elle demeurera chez moi; et d'accord avec mon excellente femme, nous ferons tous nos efforts pour rendre son joug plus supportable et la soulager d'une partie de ses souffrances. Confiez-la à nos soins paternels, Monsieur!

— J'y consens, digne pasteur, dit Arwed soulagé d'une partie de ses inquiétudes, en remettant une bourse entre les mains du pasteur. Le gouverneur de la

Bothnie sera reconnaissant de ce que vous ferez pour sa fille. »

Le pasteur tressaillit, effrayé du haut rang de sa fille adoptive. « Je vais consoler ton père, » dit Arwed.

Pressé d'échapper à la douleur qui l'oppressait, il retourna dans le cuvier, le signal fut donné, et, suivi des bénédictions de Christine, il remonta vers la clarté du jour.

CHAPITRE XIV.

Assis près du lit de son oncle, Arwed, non sans embarras, lui rendait compte de l'issue de ses démarches. Loin de paraître indigné comme Arwed l'avait craint, le comte fit un signe d'approbation. « Elle sait ce qui lui convient, dit-il d'une voix affaiblie. Son honneur est perdu sans retour, il est tout simple qu'elle redoute le monde et se cache dans les entrailles de la terre. Dis au caissier de lui envoyer cent ducats par an pour

pourvoir à ses besoins, et ne la nomme plus devant moi. Aie soin de l'enfant du crime, mais qu'il ne se montre jamais à mes regards. Je ne saurais reconnaître pour mon fils celui de Mac Donalbain.

— Mégret est-il encore ici? demanda Arwed pour donner un autre tour à la conversation.

— Oui, et je désirais te parler à son sujet. Depuis l'expédition du Ravensteen, il n'est plus le même; et chaque jour cela devient plus intolérable. Lorsqu'il apprit que.. cette personne voulait accompagner son mari à Dannemora, il parut hors de lui, et un mauvais démon semble s'être emparé de son âme. Je crois en vérité que le fou conservait en-

core l'espoir de l'épouser. Dès-lors il m'est devenu insupportable. Il passe ses journées à tourmenter ses pauvres chiens de chasse, de manière à les faire hurler depuis le matin jusqu'au soir, ou bien il fait galoper ses beaux chevaux, comme un furieux, sans aucun but, et je l'ai surpris plusieurs fois regardant ses éperons ensanglantés avec un cruel sourire de satisfaction. Ses valets ne peuvent plus y tenir, et nous avons déjà eu plusieurs altercations assez vives à ce sujet. Il ne paraît plus songer à son départ, et reste ici à charge à moi, à tous les habitans du château, et encore plus à lui-même. Je sens que mes jours sont comptés, et je voudrais mourir en repos. C'est pourquoi je

voulais te prier, Arwed, de le congédier poliment en mon nom. Il s'en trouvera peut-être offensé, et il pourrait bien s'ensuivre un duel; mais s'il le faut, tu échangeras bien un coup de pistolet avec lui, par amour pour ton pauvre oncle, n'est-il pas vrai? »

— J'y vais sur-le-champ, » dit Arwed, enchanté de se débarrasser pour toujours, de force ou de gré, de cet odieux étranger.

CHAPITRE XV.

On répondit à Arwed, qui s'informait du lieu où il pourrait trouver Mégret, qu'il venait de descendre dans les jardins avec un officier inconnu. Arwed l'y suivit, et le son de plusieurs voix le dirigea vers un bosquet d'ifs taillés en haies; il découvrit bientôt Mégret et l'étranger assis sur un banc. Un regard qu'il jeta à travers la haie d'ifs, lui fit voir les traits pâles et amaigris de Siguier, et l'intérêt que lui inspira leur entretien le retint malgré lui derrière les arbres.

— Au fait, que veux-tu de moi? demanda Mégret avec embarras et humeur. « Il me semble que depuis cette époque nous sommes convenus de n'avoir plus rien de commun, et ta présence inattendue m'étonne. »

— Je quitte la Suède pour toujours, répondit Siguier d'une voix étouffée, et je viens pour prendre congé de toi et te demander l'argent nécessaire pour faire mon voyage. »

— De l'argent! il y a long-temps que nos comptes sont clos. Et d'où te vient la folle idée de quitter la Suède? »

— Tu sais quels bruits ont circulé sur mon compte depuis la mort du Roi. J'espérais que le temps calmerait les têtes; mais

la malice de mes ennemis augmenta, et j'appris qu'ils avaient changé mon nom en celui de Sicaire, afin d'exprimer par un seul mot leurs odieux soupçons. Plusieurs duels s'en suivirent et ne changèrent rien aux choses; les clameurs continuèrent, je me serais battu avec la moitié de l'armée, que je n'aurais pu étouffer cette voix accusatrice. Enfin je succombai aux souffrances de l'âme; une fièvre chaude s'empara de moi, et ..... »

— Eh bien ? »

— Dans le paroxisme de la fièvre je m'accusai d'être le meurtrier de Charles, j'ouvris la fenêtre, et demandai publiquement pardon de ce crime. »

Comment peut-on se livrer

à un délire aussi extravagant? » dit Mégret en pâlissant.

— L'autorité me fit enfermer comme atteint de folie, et lorsqu'enfin je fus convalescent, je reçus mon congé et l'ordre de quitter la Suède. »

— Bien! le jus du citron est exprimé; il faut jeter au rebut l'inutile écorce. »

— Il est sans doute affreux de tout perdre en un jour; mais franchement, Mégret, ne l'avons-nous pas bien mérité?

Il avait saisi la main de Mégret, et il fixait sur lui des regards perçans et égarés. Celui-ci la retira avec colère.

« Tu connais nos conventions, dit-il d'un air sombre, ne sommes-nous pas convenus de ne ja-

mais revenir sur le passé, pas même dans nos entretiens secrets.

— Tu as raison, car le passé est pour nous une nuit ténébreuse, remplie de sang et de feu. Laissons cela jusqu'à ce qu'il devienne pour nous le présent et l'avenir.

— Voilà de l'argent ! dit Mégret en lui remettant une bourse bien garnie. Pars, et bon voyage.

— C'est plus que les trente pièces d'argent pour acheter le champ du potier, dit Siguier en repoussant la bourse d'un air égaré.

— La fièvre a affaibli tes esprits, mon pauvre Siguier, répondit Mégret avec un éclat de rire forcé. Tu es devenu si bi-

blique, qu'en vérité tu me fais pitié, et je prévois que dans tes vieux jours tu iras faire pénitence à la Trappe. Dépêche-toi d'y arriver.

— Ne raille pas, séducteur! s'écria Siguier en mettant la main sur la garde de son épée. Mais la retirant presqu'aussitôt, il ajouta avec calme : Tu as raison, je crois à une autre vie, je crois à une rémunération éternelle; c'est pourquoi je veux vivre pour le repentir et la pénitence. Pour toi.... qui ne partages pas ma croyance, il ne te reste que la ressource du suicide, lorsque ta conscience se réveillera de son sommeil léthargique.

— Ce conseil n'est pas à dé-

daigner. » Et tous deux, le visage appuyé sur leurs mains, gardèrent un profond silence. Chacun s'abandonna à ses réflexions, et ne parut plus s'apercevoir de la présence de son compagnon; et la neige tombant par gros flocons les couvrit entièrement sans les tirer de leur sombre rêverie. Enfin un profond soupir s'échappa de la poitrine oppressée de Siguier, il se leva, jeta aux pieds de Mégret la bourse qu'il venait d'en recevoir, et se retira sans prononcer un mot. Arwed pétrifié par cet horrible entretien, restait immobile, ne sachant sur lequel des deux il devait venger cet affreux attentat. « Pourquoi, se dit-il, poursuivre de ma colère celui que la

main de la justice divine a déjà frappé, celui que la maladie et le repentir dévorent, qui ne pourrait me résister, et qui rechercherait peut-être la mort de ma main? Que la vengeance tombe sur le criminel endurci, sur le *séducteur*, comme le désigne son complice! Périsse celui qui a conseillé le crime, non le misérable instrument dont il s'est servi! Et il s'approcha d'un pas rapide de Mégret, qui dans ce moment sortait du bosquet.

Celui-ci tressaillit à la vue d'Arwed, dont les traits peignaient l'indignation et la douleur, et ils se considérèrent un instant avec des regards ennemis.

Enfin Arwed rompit cet effrayant silence. « J'ai entendu

toute votre conversation avec Siguier, colonel. Vous connaissez l'amour que je portais au roi, et cela vous expliquera pourquoi je vous déclare qu'il faut que nous nous battions.

— Vous avez un goût tout particulier pour le duel, dit Mégret avec gaîté en prenant tout-à-coup son parti. Vous cherchez sans doute à faire revivre ces temps d'heureuse mémoire où les compagnons d'armes d'un héros s'entr'égorgeaient sur sa tombe en son honneur.

— Indiquez l'heure et le lieu, répondit Arwed indigné de ce ton léger et persifleur.

— Aujourd'hui en huit jours, à ces heures-ci, dans les mines

du Dannemora! dit Mégret après un instant de réflexion.

— C'est un rendez-vous bien éloigné ; j'espère que je ne vous y attendrai pas en vain.

A ces mots, les yeux du Français lancèrent des éclairs de fureur, il se redressa fièrement comme un mauvais génie qui a pris la forme humaine, et qui, dans sa colère, se revêt tout-à-coup de celle d'un géant. « Jeune homme, s'écria-t-il, doute de tout, doute même, si tu le veux, du salut éternel de Mégret, mais jamais de son courage ni de sa parole, si tu ne veux le forcer à t'exterminer contre sa propre volonté. Et il s'éloigna avec orgueil.

CHAPITRE XVI.

Quelques jours après, Arwed, prêt à partir, s'approcha du lit de son oncle, afin de prendre congé de lui.

« Tu te rends encore une fois à Dannemora, dit le malade : qu'y vas-tu faire?

— Je vais savoir des nouvelles de la pauvre Christine.

— Tu me trompes. Tes affaires sont de toute autre nature. Tu as rempli mes désirs. Mégret nous a quittés, et ton voyage le concerne. Dannemora n'est qu'un

prétexte pour me cacher le vrai but de ton voyage.

— J'y vais réellement, Mégret m'a donné rendez-vous dans les mines.

— J'avais donc raison. Cela m'afflige, et j'ai déjà éprouvé bien des regrets de t'avoir chargé de cette commission. Il serait affreux de te voir succomber dans cette odieuse affaire. Promets-moi, au moins, que tu ne pousseras pas les choses plus loin que l'honneur ne l'exigera.

— Je ne puis vous le promettre, mon cher oncle. Il faut que l'un de nous deux reste sur la place. Mais tranquillisez-vous, en recevant ma parole que ce duel n'est pas occasioné par la commission dont vous m'aviez

chargé, et dont je ne lui ai pas même parlé, mais par d'autres circonstances bien plus importantes.

Et quelles sont-elles?

—Permettez-moi de les taire. Je ne combats ni pour vous, ni pour moi, mais pour la Suède.

— Pars donc, et que Dieu te protége! Peut-être tu ne me trouveras plus à ton retour. Reçois donc en ce moment mes remercîmens pour la tendresse et les soins filials que tu m'as prodigués. Mon testament te prouvera que je te considère, dans toute l'acception du mot, comme un fils. J'ai écrit à ton père et à la reine, je désire que tu sois mon successeur.

— Jamais, mon oncle!

— Il le faut. Non par amour pour ta souveraine, ni pour ton propre avantage, mais pour le bonheur de cette province. J'ose dire qu'elle a été heureuse sous mon gouvernement, et je ne veux point qu'un plat courtisan ou un rude soldat détruise en un jour l'ouvrage de ma vie entière. Tu es juste, ferme et bon; tu as étudié sous moi, avec succès, la partie civile. Il faut que tu sois gouverneur, car tu possèdes toutes les qualités propres à cet emploi. Lorsqu'il s'agit du bonheur des hommes, le dépit, la rancune, et toutes ces méprisables petites passions doivent se taire dans un cœur comme le tien....

— Mon cher oncle! dit Arwed

en tombant à genoux près du lit et en baisant la main glacée du vieillard.

— Que Dieu te bénisse, mon fils, et te récompense de tes vertus! s'écria le malade en posant ses mains sur la tête du jeune homme.

— Et la pauvre Christine aussi, n'est-il pas vrai?

— Dis-lui.... que je...., ne la maudis pas, dit le vieillard avec douleur; et maintenant laisse-moi, ces émotions sont trop fortes pour mon âme affaiblie.

Il se détourna, et Arwed partit, accablé de douleur.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

CHAPITRE XVII.

A l'heure et au jour indiqués, Arwed, armé de ses pistolets, descendit dans les mines du Dannemora. Le calme qu'il apportait à ce combat à mort lui permit de considérer ces lieux avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait lors de son premier voyage. De misérables cabanes, taillées dans le roc, une petite église surmontée d'un clocher, un marché pourvu de tous les objets nécessaires à la vie, donnaient à ce monde souterrain l'aspect

d'une ville grossièrement ébauchée, qui convenait parfaitement à ses habitans, tous habillés de noir et d'un teint pâle et livide, fruit du mauvais air qu'on y respire. Arwed se dirigea vers l'église, et découvrit auprès une masure honorée du nom de maison; c'était la demeure du pasteur. Il y entra, et trouva, dans la première pièce, Christine plus pâle et plus maigre encore qu'il ne l'avait laissée, travaillant à la triste clarté d'une lampe éternelle.

« Arwed! s'écria-t-elle avec ravissement en s'élançant à sa rencontre et en lui tendant une main malade encore. Mais bientôt ses regards s'obscurcirent et elle lui demanda tristement :

« Ta visite aurait-elle un but secret?

— Un but caché et important, mais dont vous n'avez rien à craindre. Je vous apporte même la permission de rester ici, la consolation d'apprendre que votre enfant est bien soigné, et l'assurance d'une pension annuelle que vous fait votre père.

— Et c'est encore à toi que je devrai tout cela! Arwed, que tu me rends heureuse, et cependant misérable!

— Pauvre femme! Dans quel abîme de douleur t'a précipitée la violence de tes passions!

Il posa ses pistolets sur une table, et écouta si personne n'approchait.

« Tu m'as dit que ton arrivée

avait un but secret. J'espère cependant qu'il n'a rien de commun avec les armes que tu as apportées dans ces paisibles demeures?

Arwed se tut et s'approcha de la fenêtre, cherchant à distinguer dans les ténèbres si personne n'arrivait enfin.

« J'espère que tu n'as pas pris ces précautions par crainte de mon époux. Je te réponds de lui sur ma vie, il honore et chérit en toi notre ange protecteur. En tout il est bien meilleur ici qu'il ne l'était là-haut. Et si avec le temps je puis soulager la profonde douleur qui l'accable, j'espère que nous pourrons encore jouir d'une ombre de bonheur.

Arwed, absorbé par l'impatience de l'attente, ne l'entendit qu'à demi, et demanda tout-à-coup : « Mégret n'est-il pas venu ici ?

— C'est donc lui que tu cherches ; oui, il est ici depuis plus d'une heure. Il a fait appeler Mac Donalbain, et s'est enfoncé avec lui dans la mine en causant avec vivacité. La longueur de leur absence m'a déjà fait éprouver de vives inquiétudes. Ce Mégret est un démon, et il hait mon époux.

Dans ce moment Arwed entendit au dehors le son de plusieurs voix; il ouvrit la croisée, et à son grand étonnement il aperçut Mégret, le bras passé sous celui de Mac Donalbain, et dis-

cutant chaudement avec le préposé des mines.

« Je vous le répète, mon ami, disait Mégret, votre méthode de briser le roc est mauvaise. Avec la moitié de peine et de poudre l'on pourrait obtenir des résultats trois fois plus favorables, si la chose était mieux conduite.

— J'ai tout le respect possible pour vos connaissances mathématiques, M. l'officier, répondit avec humeur le préposé; mais je persiste à croire que la pratique peut mieux apprendre de quelle manière on obtient le plus de cuivre, que tous vos calculs théoriques.

— Comme si les ingénieurs manquaient de pratique! Nos mines et contre-mines passent

par tous les terrains, et nous forcent à calculer les effets de résistance du roc le plus dur.

Le préposé, qui tenait plus fortement à ses vieilles routines que l'airain à la terre, fit un geste d'incrédulité.

— Eh bien, je vous le prouverai ; » reprit Mégret avec feu : « Montrez-moi un endroit favorable, et laissez-moi faire un essai à ma manière, bien entendu que je payerai le dommage que je pourrai causer, si j'échoue. »

— Vivat! » s'écria gaîment le préposé, sûr de la victoire, et Arwed, armé de ses pistolets, s'approcha et salua Mégret. »

— Charmé de vous voir! » dit celui-ci en lui rendant son salut

de l'air du plus grand calme: « Permettez-moi seulement de terminer une querelle entre la vieille routine et la nouvelle science, et je suis tout à vous. »

Pendant ce temps, Mac Donalbain était entré dans la maison du pasteur, il en revint vivement agité, prit Mégret par le bras, et l'entraîna. Le préposé les suivit en causant et gesticulant, et bientôt ils disparurent dans les ténèbres.

Christine sortit, regardant autour d'elle d'un air d'inquiétude. Elle aperçut Arwed, et lui dit avec agitation: « Dans ce moment Mac Donalbain est arrivé près de moi, il m'a pressée en silence dans ses bras, et s'est

élancé hors de la porte. Où est-il, où est Mégret? »

— Mégret fait l'essai d'une nouvelle méthode de briser les rochers, et reviendra ensuite ici. »

— Et Mac Donalbain a été obligé de l'accompagner? Je crains qu'il n'y ait là-dessous quelque projet sinistre. »

— Quelle folie! Le préposé est avec eux, et l'essai de Mégret exige le secours de plusieurs ouvriers. D'ailleurs, le point d'honneur militaire me garantit son retour. »

— Mais qu'as-tu à démêler avec ce méchant homme? » Arwed ne répondit point, car deux personnes s'approchaient d'eux.

C'était Swedenborg et le maître mineur. Celui-ci salua Swedenborg avec respect, et retourna à ses occupations dans une autre partie. Swedenborg aborda Arwed.

— Salut, brave pilote sur l'océan du malheur! » dit-il, en lui serrant la main avec amitié.

— Vous voilà arrivé dans votre empire, monsieur l'ingénieur. Que nous apportez-vous de nouveau du monde extérieur? »

— Un événement qui va placer la couronne d'Ulrique sur la tête de son époux. Une trève avec le Danemarck, la paix avec la Pologne et la Prusse. »

— Et la Russie? »

— Arme de nouveau. »

— C'est un grand malheur pour

notre pauvre patrie, la paix avec la Russie serait la plus utile. »

Pendant cet entretien, Swedenborg considérait le jeune homme avec attention; plus il l'examinait, plus sa physionomie prenait un air sombre, et ses yeux noirs devinrent si perçans, qu'Arwed ne put en supporter les regards.

— Comment osez-vous prononcer ces paroles de paix, » dit-il enfin d'un ton de reproche, « lorsque vous venez ici dans des intentions si peu pacifiques, lorsque des projets sanguinaires vous ont conduit dans ces sombres demeures. »

— Si votre regard est assez pénétrant pour lire au fond de mon âme, vous devez connaître

et approuver les raisons qui me font agir. »

— Le projet d'un misérable vermisseau est toujours coupable, lorsqu'il tend à usurper les droits de l'infini. Cependant sa miséricorde veut vous épargner ce tort, le bras de la justice divine est levé et va s'étendre sur les coupables et les anéantir. »

Christine, effrayée de ces sombres prophéties, avait passé son bras sous celui d'Arwed ; elle se pressait contre lui, et il sentit le frisson qui la parcourut à ces mots.

Dans ce moment un mineur s'approcha et demanda le comte de Gyllenstierna.

— Le voici, dit Arwed. Vous êtes sans doute chargé de me

conduire près de l'officier qui est descendu ici avant moi ? »

— Non, il vous envoie simplement ce billet, » répondit le mineur en s'éloignant.

— Que peut-il encore avoir à me dire ? » observa Arwed avec mécontentement ; et ouvrant le billet, il s'approcha d'une lampe et lut.

« Vous avez voulu venger les » mânes de votre roi ; mais il était » trop tard, mon parti était pris : » seul je dois disposer de mon sort. » Je ne pouvais qu'espérer la mort » de votre main, j'ai choisi un » moyen immanquable de quitter » la vie. Mac Donalbain m'accom- » pagne. Pour remercier la com- » tesse de Gyllenstierna de la *ma-*

» *nière* dont elle a repoussé mon
» amour, j'ai convaincu son époux
» qu'il ne pouvait mieux faire que
» de suivre mon exemple. Mon
» genre de mort peut paraître bi-
» zarre, mais j'ai voulu périr en
» homme du métier et sauver mon
» corps de l'approche des poursui-
» tes judiciaires. J'ai l'honneur de
» vous saluer. Je n'ose sans doute
» dire ..... à revoir.

Mégret.

A peine Arwed eut-il achevé cette lecture, que la mine entière parut tout à coup submergée par une mer de feu. Une détonation terrible, semblable au bruit d'une tour minée qui saute dans les airs, fit trembler la terre sous ses pieds et ébranla les ro-

chers de la voûte, dont de nombreux fragmens tombèrent avec fracas au fond des souterrains.

Un cri d'effroi se fit entendre de tous côtés : tout retomba dans les ténèbres, et un épais nuage de fumée sentant la poudre s'éleva jusqu'à la voûte et couvrit les mines entières d'un voile épais.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Christine chancelante, en se retenant avec force au bras d'Arwed.

— Le jugement de Dieu, » dit Swedenborg avec emphase. « Malheur au pécheur endurci qui d'une main audacieuse l'a fait tomber sur lui avant le temps marqué ! »

— Approchons, et voyons s'il

est encore possible de porter du secours, dit Arwed. Et suivi de Swedenborg, il s'enfonça dans ce nuage épais. Christine les accompagna en frémissant. Le préposé, entièrement noirci par la fumée de la poudre, s'élança à leur rencontre.

— Il paraît que vous étiez bien près du lieu de l'explosion? » lui dit Arwed. « Y a-t-il quelqu'un de tué? »

— Deux personnes seulement, et qui ne sont pas trop à regretter, » répondit-il en les suivant. » Un officier qui voulait nous instruire dans l'art de briser le roc, et qui s'y est pris si maladroitement qu'il a sauté en l'air. »

— L'explosion était trop forte pour un simple essai. »

— Cela est vrai, M. l'ingénieur, mais un baril de poudre qui se trouvait près de là, a sauté en même temps. »

En approchant, ils furent enveloppés d'une vapeur qui leur coupait presque la respiration. Les torches des mineurs accourus de toutes parts perçaient avec peine ces épaisses ténèbres. Une énorme masse de roc, qui s'était détachée de la voûte, couvrait la terre et s'élevait comme une tour, de laquelle s'échappaient de tout côté des flammes bleuâtres.

« Ils reposent paisiblement dans cet immense tombeau jusqu'au jour dernier! » dit le préposé.

— Pour Dieu, s'écria Chris-

tine, quel est le second qui a péri ?

— Le chef de bandits condamné à passer sa vie ici, répondit froidement le préposé.

— Mac Donalbain ! L'infortunée Christine poussa un cri d'horreur et tomba sans mouvement sur la terre.

CHAPITRE XVIII.

Couchée dans une chambre de la maison du pasteur, la pauvre Christine luttait douloureusement avec la mort. Assis près de son lit, Arwed, les yeux mouillés

de pleurs, tenait sa main glacée dans les siennes. A la tête du lit, Swedenborg debout, fixait ses regards perçans sur l'infortunée.

— Ses traits s'altèrent, dit-il tout bas au pasteur désolé. Bientôt ses douleurs auront cessé.

— Il y a long-temps que je le prévois, répondit le pasteur. Elle a trop souffert! Quel cœur d'airain eût pu résister à des malheurs aussi persévérans! »

Dans ce moment, Christine se souleva sur son séant, tourna ses beaux yeux passionnés vers Arwed, et serra avec force sa main sur son cœur.

« Aux portes du tombeau, je ne te cacherai plus rien, dit-elle. Près de la source de la vérité éternelle, j'arracherai le voile

qui la couvre. Je t'ai aimé, Arwed, aimé avec toute la force de mon âme ardente, du premier moment où je t'aperçus dans la salle de nos ancêtres, brillant de toutes les grâces de la jeunesse. Mais cet amour fut mon tourment, car le malheureux avait déjà abusé de la violence de mes sensations et d'un court moment de faiblesse. Moi-même, je fus obligée de me reconnaître indigne de toi. Nous étions à jamais séparés, j'appartenais à mon séducteur. Ah! quels terribles combats j'eus à soutenir, car il fallait continuer un commerce secret que j'abhorrais, il fallait cacher mon amour à celui que j'idolâtrais. Les bizarreries qui vous étonnaient et vous fatiguaient

provenaient d'un cœur déchiré. Lorsque j'acquis la certitude que j'étais mère, je fus, hélas! forcée de suivre mon séducteur et d'abandonner le toît paternel. Je n'appris que sur le Ravensteen ce qu'était Mac Donalbain. J'employai tout mon ascendant sur lui pour le détourner des voies du crime; mais les chaînes qu'il rive sont fortes, et mon époux ne pouvait se détacher que peu-à-peu de ses complices. La justice l'atteignit. Ma conduite, depuis cette époque, m'était inspirée par l'ardent désir de remplir mes devoirs d'épouse, et... de fuir ta présence, qui ne pouvait plus être pour moi qu'un supplice continuel. J'ai combattu ici avec courage le noir démon qui

assiégeait Mac Donalbain, j'ai été vaincue, ce qui prouve que nous n'étions point faits l'un pour l'autre. Son suicide nous sépare à jamais, et je jouis avec ravissement de l'idée que je pourrai te présenter une main *libre*, lorsque nous serons réunis un jour. »

La voix de Christine s'élevait à mesure qu'elle parlait, et elle termina de l'accent le plus animé; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et un rouge foncé enflammait ses joues amaigries.

« Vous parlez trop et avec trop de chaleur, comtesse, lui dit le pasteur; dans votre état, cette agitation peut vous causer la mort.

— Je la porte déjà dans mon cœur, digne pasteur, répondit la malade avec douceur, et je sens que je n'ai plus rien à ménager. Cependant je vous remercie de cette sollicitude et des soins et des consolations que vous m'avez prodigués pendant cette dernière et cruelle époque de ma vie. »

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa et couvrit de ses larmes, et un long silence, interrompu seulement par des sanglots, régna dans la chambre.

— Il ne me reste qu'un désir, reprit Christine. Ah! un seul, dont l'accomplissement soulagerait mes derniers instans. Mais je ne puis, hélas! espérer de le voir satisfait. »

— Ton fils sera mon fils! s'écria Arwed. Je te jure de l'adopter. Il portera le nom et les armes de Gyllenstierna. »

— Je sais, Arwed, que tu agiras toujours avec bonté et générosité, et depuis que je t'ai confié mon fils, il ne peut plus être pour moi un sujet d'inquiétude. Mais mon vieux père!... et sa voix s'affaiblit. Que ne puis-je une seule fois tomber à ses pieds et implorer mon pardon! »

— Pauvre, pauvre Christine! » dit Arwed, ne trouvant pas de consolations pour une douleur aussi légitime.

— Espère, pécheresse! » s'écria Swedenborg avec onction, en posant sa main sur la tête de Christine. Un repentir sincère

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

rachète bien des fautes. Un enfant égaré s'approche en pleurs des portes du paradis; et vois! les portes de rubis s'ouvrent à son approche, et la miséricorde divine, assise sur son trône resplendissant, attire l'enfant en pleurs sur ses genoux, et essuie ses larmes avec une bonté maternelle! »

Il joignit les mains, éleva en silence des regards supplians vers le ciel. Christine aussi joignit les mains et le mouvement de ses lèvres montrait qu'elle priait avec ferveur. »

— Tu es exaucé! » dit tout à-coup Swedenborg. Au même instant Christine se leva vivement, étendit les bras, et s'écria avec ravissement: Mon père! »

Une légère ombre blanche traversa la chambre, et les cordes du piano vibrant doucement, rendirent un son semblable aux derniers accords d'une harpe Eolienne.

— Il m'a pardonné, il m'a précédé, il m'attend! » dit Christine rapidement, et saisissant la main d'Arwed, elle l'attira vers elle.

—Là-haut, à moi pour jamais! » murmura-t-elle; et sa tête retomba sur son coussin.

Swedenborg s'approcha, fixa ses yeux éteints, et dit avec émotion :

— Tout est fini! »

Dans ce moment l'horloge sonna la troisième heure du matin.

CHAPITRE XIX.

Lorsqu'Arwed arriva à Gyllensteen avec le corps de Christine, il vit le drapeau de deuil flotter sur la tour du château, les cloches d'Uméa et de la chapelle faisaient entendre leurs sons lugubres et monotones, et les nombreux vassaux, les yeux rougis par les larmes, entourèrent le char funèbre.

— Que fait mon oncle? demanda Arwed, saisi d'un triste pressentiment. »

— Je vous apporte ses dernie-

res bénédictions, dit le vénérable maître-d'hôtel d'une voix tremblante. Avant-hier, à trois heures du matin, son âme est allée rejoindre son Créateur; il mourut en prononçant le nom de sa fille. »

CHAPITRE XX.

De longues années s'étaient écoulées, et Gustave III régnait sur la Suède. Une noble dame de Lubeck, sur les traits de laquelle le temps avait passé sans laisser de traces, se trouvait dans son boudoir couchée sur un ca-

napé : sa charmante tête était appuyée sur son bras blanc, et l'agitation de son sein, le doux éclat de ses yeux bleus, prouvaient que son âme était absorbée par des souvenirs à la fois pénibles et doux.

La porte s'entr'ouvrit lentement, et une tête angélique s'avança doucement et se retira aussitôt.

« Entre, Géorgine, dit la dame; je ne dors point. As-tu quelque chose à me dire?

— Un jeune officier désire vous parler, maman; répondit la jeune fille en s'approchant.

— Un officier!... de la milice?

— Oh non! maman; répondit la fille en éclatant de rire. Il a une tout autre mine. Un

habit bleu avec des revers et un collet jaune, une écharpe blanche au bras, son épée attachée à un baudrier, et un chapeau rond relevé d'un bouquet de plumes.

— C'est un Suédois! quel est son nom?

— Il ne veut le dire qu'à vous, maman, ce que j'ai trouvé passablement impoli.

— Cela est singulier! Fais-le entrer, Géorgine.

Géorgine sortit et rentra bientôt, suivie du Suédois, jeune homme de la taille la plus noble et la plus élégante, avec une vraie tête d'Apollon. Il s'inclina avec respect devant la dame, voulut parler; mais ses regards s'arrêtèrent sur la jeune fille,

et la vue de l'aimable enfant le troubla à tel point, qu'il fut quelque temps sans retrouver ce qu'il avait à dire.

« Mon père offre ses respects à votre grâce, balbutia-t-il enfin, et demande la permission de vous présenter lui-même un écrit du roi de Suède.

— Qui est votre père? demanda la dame avec un trouble visible, pendant que ses regards fixés sur les traits du jeune militaire paraissaient y chercher quelque ressemblance.

— Un noble Suédois.

— Et il se nomme? dit la dame avec agitation.

— Il a l'honneur d'être une ancienne connaissance de votre grâce.

— Et il se nomme ? répéta-t-elle avec feu.

— Le gouverneur de la Bothnie, comte Arwed de Gyllenstierna.

Une pâleur subite se répandit sur les traits de la dame, et elle retomba sur son canapé; sa fille s'approcha avec des sels.

« Laisse-moi, mon enfant, dit-elle en la repoussant; mes nerfs ne sont pas si délicats, ce ne sera rien. Elle se leva, s'approcha d'un pas chancelant du jeune homme, et le considéra avec plus d'attention encore.

— Je trouve bien une certaine ressemblance de famille, dit-elle, cependant je m'étonne qu'elle ne soit pas plus prononcée.

— Je ne suis que le fils adoptif du comte de Gyllenstierna, il n'a jamais été marié.

— Ah! soupira la dame, et elle lui fit signe de se retirer.

— Quand mon père osera-t-il se présenter devant votre grâce?

— Dans une heure j'espère être assez bien remise pour le recevoir, répondit-elle. Il prit congé en jetant un regard passionné sur la jeune personne, dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur.

« Mais, maman, dit la jeune fille avec un ton de reproche, si le comte est un de vos amis, vous auriez bien dû, ce me semble, engager son fils à l'accompagner. C'est un jeune homme si aimable!

— Il paraît ne pas te déplaire, Géorgine? demanda la mère en observant sa fille, qui baissa les yeux, rougit et se tut.

— Ce n'est pas aux femmes à faire les avances. Mais si le cœur du jeune officier parle aussi promptement que le tien, il viendra bien sans invitation.

— Vous avez bien raison, maman, s'écria Géorgine en baisant vivement la main de sa mère.

— Maintenant laisse-moi, mon enfant. J'ai besoin d'un peu de solitude, pour me préparer à un moment bien pénible et bien doux. Mets-toi, en attendant, à ton piano, et étudie cette jolie sonate si difficile.

— A présent, maman? s'écria Géorgine en joignant les mains

avec effroi : Ah ! je vous assure que cela n'ira pas du tout.

— Cela te paraîtra peut-être un peu pénible, répondit la mère en souriant ; mais lorsque le sang est trop agité, il faut des calmans ; va à tes occupations, ma fille.

Géorgine se retira en haussant les épaules. « Que Dieu me donne la force de supporter ce moment plein de charmes et de douleurs ! s'écria la dame hors d'elle, en s'abandonnant sans témoins à l'agitation qu'elle avait eu tant de peine à dérober aux yeux des jeunes gens. Accablée par la violence de ses sensations, elle retomba dans les coussins du canapé.

CHAPITRE XXI.

L'heure était écoulée. Géorgine ouvrit la porte du cabinet, et le comte Arwed de Gyllenstierna entra, suivi de son fils adoptif. Ni les années, ni les chagrins, n'avaient changé sa noble taille; mais ses traits portaient l'empreinte des combats douloureux dont son âme était sortie victorieuse, et l'or de sa chevelure s'était changé en argent. Sur sa poitrine brillait l'ordre des séraphins, et près des épées et des couronnes acquises

par sa valeur, se voyait la gerbe de bled de l'ordre de *Vasa*. Il resta debout près de la porte, et ses grands yeux bleus, toujours si pleins de feu, lancèrent sur la bien-aimée de sa jeunesse des regards qui pénétrèrent jusqu'au fond de son âme. « Madame la baronne d'Eyben! dit-il d'un ton plein d'amour, de reproche et de ravissement.

C'en était trop pour le cœur de Géorgine. « Pas ainsi, Arwed, pas ainsi! s'écria-t-elle d'un ton suppliant : elle voulut s'approcher de lui; mais combattue entre ses sentimens et les convenances, elle s'arrêta à moitié chemin.

« Permettez, madame la baronne, dit Arwed, que mon fils

et votre fille se retirent dans la pièce voisine. Ma mission ne s'adresse qu'à vous.

Les jeunes gens, charmés, regardèrent la baronne. Celle-ci fixa Arwed avec inquiétude, paraissant craindre de se trouver seul avec lui ; enfin le cœur l'emporta. Elle accorda la permission à Géorgine, et le jeune couple s'échappa avec une joie qui remplit la mère d'étonnement et de crainte.

Ils étaient seuls. Géorgine fit signe à Arwed de s'asseoir sur le canapé, prit place à côté de lui, et tous deux gardèrent un silence pendant lequel la voix du passé parlait avec force dans leur cœur.

« Géorgine! s'écria enfin Ar-

wed en saisissant vivement sa main.

— Calmez-vous, cher Arwed! dit-elle avec émotion. Où l'homme ne peut se surmonter, la faible femme doit entièrement succomber. Parlons de ce qui vous amène, vous voulez me remettre un écrit du roi?

— Cruelle femme! soupira Arwed; il prit son portefeuille, en tira un papier, et se leva avec dignité. « Vous vous êtes adressée à Sa Majesté pour obtenir la restitution des biens confisqués de votre père, dit-il en se surmontant avec effort. Je vous apporte la réponse du roi.

— La personne chargée de cette mission me garantit une déci-

sion favorable, » dit Géorgine en se levant. Elle prit l'écrit d'une main tremblante, l'ouvrit, et voulut le lire; mais ses yeux étaient obscurcis, ses mains tremblantes, et elle s'écria enfin en fondant en larmes : « Je ne puis, lisez-moi cela, cher Arwed. »

Il lut :

« J'honore trop le souvenir de » l'estimable et malheureux ba- » ron de Gortz, pour ne pas avoir » été très-touché en recevant l'as- » surance qu'il restait un de ses » enfans, que l'horrible tyrannie » de la reine Ulrique Éléonore et » la personne qui présidait alors » les États ont rendu orphelin. » Depuis trop long-temps son sang » innocent crie vengeance. La

» Suède, par de longues années de » malheur, d'opprobres et de dis- » cordes, a payé au ciel courroucé » le tribut qu'avait attiré sur elle » le crime commis sur un grand » homme. Comme premier citoyen » de ma patrie, je désire ardem- » ment réparer, au nom de cette » même patrie, l'injustice commi- » se par mes prédécesseurs. Vous » pouvez donc facilement juger, » madame, combien je suis disposé » à réparer l'injustice contre la- » quelle vous réclamez comme » fille et héritière du baron de » Gortz. »

Géorgine arracha le papier de la main du comte, et le serra avec transport contre son cœur et contre ses lèvres. « Grand Dieu, je te rends grâce! » s'écria-t-elle

en tombant à genoux et en élevant le papier vers le ciel.

— C'est un écrit véritablement royal, dit le comte profondément touché; mais celui qui connaît notre Gustave ne peut en être surpris.

— Mon père! mon père! dit Géorginetoujours à genoux, reçois cette expiation. Ton honneur est enfin rétabli aux yeux du monde, et ton heureuse fille a rempli tous ses désirs. »

— Vous voyez, chère Géorgine, que ma patrie ne peut être accusée de l'injustice dont vous avez souffert. Le véritable caractère d'une nation n'est que trop souvent compromis sous un mauvais gouvernement. La justice qui vous a été refusée sous la cruelle

Ulrique, sous le foible Frédérik, sous Adolphe Frédérik, vous est enfin rendue sous le noble Gustave III.

— On a beaucoup parlé en Allemagne, » dit Géorgine, en cherchant à calmer par une conversation indifférente la violente agitation qu'elle éprouvait, de la révolution qui a rendu à la couronne l'autorité usurpée par le conseil-d'état, et j'ai plus d'une raison de bénir la Némésis dont la main a dirigé ces événemens.

— Cette révolution brille comme un étonnant météore à l'horizon de l'Europe. Une révolution emanée du Roi lui-même, consommée en si peu de jours, sans effusion de sang et dans un but réellement utile à l'état, est

peut-être un événement unique dans l'histoire.

Tous deux gardèrent un long silence. Enfin le comte le rompit en demandant des nouvelles de l'aimable Magdeleine.

— Elle est morte depuis plusieurs années, à Hambourg, femme de monsieur de Laffert, conseiller intime de Nassau.

— Et vous êtes.... veuve? reprit-il d'une voix émue.

— Depuis quatre ans! répondit-elle en baissant les yeux.

— Hélas! voilà la malédiction de la vie, s'écria-t-elle douloureusement. En vieillissant on voit disparaître tous ceux que l'on aimait; et malheur à l'infortuné qui n'a pas conservé un compagnon de ses beaux jours! Il s'a-

vance isolé vers la tombe, et pas une larme n'est versée sur son cercueil.

— Hélas! ce n'est que trop vrai!

— Géorgine, dans ma jeunesse j'ignorais l'art de cacher ce qui se passait dans mon cœur; l'âge ne m'a point changé à cet égard. C'est uniquement pour vous revoir, pour vous demander une dernière grâce, que j'ai prié le Roi de me charger de ce message. Ecoutez-moi avec bonté.

— Epargnez-moi!

— L'honneur de votre père a reçu la plus éclatante réparation; le mien repose depuis long-temps dans la tombe. Les obstacles qui jadis ont troublé mon bonheur, n'existent donc plus. Rien n'a pu

me faire manquer à la fidélité que je vous avais jurée; vous êtes veuve, accordez-moi votre main.

— Grand Dieu! Non! c'est impossible.

— Ne me refuse pas cette main chérie, bien-aimée Géorgine! » dit Arwed avec toute l'ardeur de sa jeunesse.

— Cher Arwed! répondit-elle avec embarras, songez à votre âge. Cela ne serait réellement pas convenable.

— Ce qui fait le bonheur des hommes vertueux est toujours convenable, répondit Arwed en saisissant la main de la baronne et en la retenant dans les siennes. Prononce donc ce *oui* après lequel je soupire depuis si long-

temps; tu le dois à mon constant amour.

— Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce voisine, dit-elle en cherchant à cacher son agitation. Que diraient nos enfans, s'ils nous surprenaient dans cette tendre position?

Elle retira sa main, accompagnant cette action d'un doux regard, afin d'adoucir ce qu'elle avait de pénible pour le comte, approcha de la porte et l'ouvrit brusquement. Le comte la suivit tristement et arriva assez à temps pour voir la jeune Géorgine qui, les joues enflammées, cherchait à se dégager des bras de son fils adoptif avec une terreur réelle et une colère feinte.

« Arwed! Géorgine! » s'écrie-

rent en même temps les parens.

« Pardon, madame, dit le jeune homme du ton le plus caressant en baisant la main de la mère; pardonnez-moi si la violence de mes sentimens l'a emporté sur les bienséances. Mon bon père est en partie cause de ma faute. Afin de me prouver combien un amour vertueux élève l'âme, il m'a fait part des événemens de sa vie, et il a épanché avec moi son âme toute entière, dans laquelle votre image règne depuis si long-temps. Vous seule nous avez occupés pendant toute la route. Est-il donc étonnant que j'aie conçu pour tout ce qui tient à vous le sentiment le plus tendre; que j'aie cru voir en vous une mère, dans votre fille

une sœur chérie? Sans doute je me suis abusé en ce point. L'instant où vous nous avez surpris m'a fait sentir que j'éprouve pour votre charmante fille un sentiment plus que fraternel, que la tendresse d'une sœur ne peut me suffire. Permettez-moi donc de lui donner un nom plus doux. Votre consentement me rendrait l'homme le plus heureux, et que le baiser dont vous avez été témoin, soit le baiser des fiançailles.

— Ce jeune homme s'exprime avec bien de la chaleur, dit la baronne à Arwed; il paraît en tout très-vif et très-ardent; mais il faut le lui pardonner, c'est sans doute un effet de l'adoption, et l'on ne peut lui en vouloir. »

— Puis-je espérer? » dit le jeune homme en imprimant un tendre et respectueux baiser sur la main de la mère. »

— Quelle folie! Demander un consentement formel au bout d'une heure de connaissance!»

— Sans doute! » dit Arwed : « Il faut à la raison plus de temps pour réfléchir, qu'au cœur pour sentir. Les unions dans lesquelles on croit avoir tout prévu sont souvent les moins heureuses, le véritable amour est celui qui s'empare de l'âme par un regard. Hélas! partout on trouve des mécomptes, et qui oserait répondre de tous les caprices des hommes et de la fortune! Tout ce qui rend les unions heureuses paraît réuni ici. Nos

enfans sont jeunes, de rang et de fortune égale; aucun obstacle ne se présente. Je réponds de la tête et du cœur de mon fils, ainsi que de la pureté de ses mœurs. Nous ne pouvons plus douter de la sympathie qui les attire l'un vers l'autre, laissons-les donc jouir du bonheur si rare de ne point être contrariés dans leur premier amour. »

— « J'espère, » dit la baronne avec une gravité maternelle, « j'espère que Géorgine n'a pas assez peu profité de mes leçons pour ne pas demander elle-même du temps pour réfléchir. »

— Un cœur comme le vôtre ne peut me laisser long-temps en proie aux tourmens de l'incertitude, » dit le jeune homme en

ployant un genou devant Géorgine : « Je sais qu'il est pénible à une jeune personne de prononcer le *oui* décisif devant des témoins. Daignez donc seulement m'accorder un petit souvenir de ce moment pour combler mon bonheur, et ma vie entière sera consacrée au vôtre. »

Jusques-là Géorgine avait tout écouté dans une immobilité parfaite. Ses yeux étaient fixés sur le plancher, et de momens en momens ses joues se couvraient d'une plus vive rougeur. Mais dans cet instant la charmante statue parut s'animer, et, dans son embarras, elle se mit à jouer avec son gant, qu'elle tira lentement. Lorsqu'elle eut terminé, elle parut tout-à-coup se trouver

fort offensée de l'attitude du jeune homme.

— Il est bien cruel de votre part de me jeter dans un semblable embarras, » s'écria-t-elle en lançant un regard craintif sur sa mère! « Levez-vous donc, comment pouvez-vous espérer que je vous répondrai tant que vous resterez dans cette attitude?»

Elle tendit la main au jeune homme pour le relever, il la saisit vivement et la couvrit de baisers. Alors elle parut sérieusement en colère, arracha sa main avec violence et s'échappa.

— Elle a pourtant répondu!» s'écria-t-il enchanté, en élevant d'un air de triomphe le gant qui lui était resté.

— Cela est terrible! » dit la

baronne en joignant les mains, et le comte sourit de cette ruse féminine.

— Puis-je vous nommer ma mère? » dit le fils d'un ton suppliant; et le père, unissant ses instances aux siennes, ajouta : Dites *oui*. »

— Mais à condition que le mariage sera remis à quelques années d'ici, » dit la baronne.

— Je suis l'homme le plus heureux de la terre! » s'écria le jeune homme. Il serra vivement ses parens dans ses bras, et courut rejoindre sa fiancée.

— Que la jeunesse est heureuse! » dit Arwed en soupirant et en le suivant des yeux. »

— L'âge mûr aussi a ses jouissances, » dit Géorgine en posant

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

sa main sur celle d'Arwed et en le regardant avec tendresse.

— Oui, lorsque la vie s'écoule auprès de celle que le cœur a choisie dans les beaux jours de sa jeunesse; mais lorsqu'on s'approche de la tombe dans la solitude, les honneurs et les richesses sont une triste compensation de la perte du plus doux bonheur de l'existence.

— Cher Arwed!

— Veux-tu être à moi?

— A toi ! » murmura-t-elle. Une douce rougeur répandit ses teintes d'immortelle jeunesse sur ses traits, et elle tomba en sanglotant dans les bras de l'heureux Arwed.

FIN.

clésiastique, ému de cette dernière marque d'amour et de religion, regarda le ciel avec tout l'enthousiasme de la vertu ; puis, levant ses bras languissans, il la lui donna avec toute la ferveur d'un cœur qui prie sur sa fille. Oh ! s'il est vrai que les ministres de Dieu ont quelque accès auprès de son trône, que leur voix pieuse peut en faire descendre toutes les consolations et toutes les récompenses, quel avenir prospère attend cette jeune Grecque qui, la tête humblement courbée, se prosterne en silence devant son semblable ! Après avoir rempli cette auguste fonction, la plus noble de toutes celles de son ministère, puisqu'elle tend à verser, sur la tête d'un mortel, toutes les faveurs secrètes de

Dieu, où à faire renaître la céleste espérance, dans un cœur flétri par les angoisses, l'ecclésiastique s'éloigna lentement, en essuyant quelques larmes qui vinrent aussi, dans cette triste séparation, mouiller malgré lui ses paupières. Plusieurs fois il se retourna, la figure humide, et plusieurs fois, déjà dans un grand éloignement, il fit signe de la main à Sophia, en lui montrant les cieux; enfin il était disparu depuis long-temps, qu'elle regardait encore et balançait sa tête pour dernier adieu.

Lorsqu'elle se vit seule sur une terre pour ainsi dire étrangère, où elle n'avait aucun autre appui que l'Albanaise, qu'un revers nouveau, les chagrins et la vieillesse pouvaient lui ravir d'un moment à l'autre, elle

se mit à pleurer amèrement. Que faisait, disait-elle, son père? Aura-t-il touché les côtes hospitalières de la France, malgré les vaisseaux musulmans qui couvrent la mer? Sous le ciel enchanteur de la Provence, l'appel fait au courage et à la religion aura-t-il été entendu favorablement, et des navires, pavoisés aux armes du Christ, amèneront-ils des défenseurs pour la sainte cause de Dieu, des arts et de la liberté? Ma mère respire-t-elle toujours en paix sous les solitaires ombrages du Platanistе? Les ombres des grands hommes, errans sous ces belles demeures, l'ont-ils défendue des sanglantes approches des infidèles, des bourreaux de ma patrie? Mon frère, échappé miraculeusement au

carnage des hordes de Constantinople, est-il dans ses bras? Oh qu'ils tardent à venir me rejoindre! Mais s'ils étaient malheureux, si les ravages de la guerre ne les avaient pas épargnés; si, proscrits, fuyant au hasard de caverne en caverne, de forêts en forêts, la faux des révolutions était prête à tomber sur leurs têtes? Dieux! s'ils ne vivaient plus; si je n'avais plus de famille, plus d'espoir qu'en la mort; doute qui lui causait d'affreux tourmens, et que rien ne pouvait résoudre. L'ecclésiastique lui-même, ajoutait-elle, m'a montré le ciel du bout de son doigt, ne serait-ce pas un secret avertissement de leur sort et du mien? Ne paraissait-il pas m'indiquer ce lieu comme le seul refuge du malheur, et de tous